

# **a**nnales de **B**ourgogne

TOME 78 - FASCICULE 2 - 2006



# ANNALES DE BOURGOGNE

*Revue fondée en 1929 par Henri Drouot et René Durand*

36, rue Chabot-Charny, F-21000 Dijon

Les abonnements à la revue ont été portés pour 2004 à 38 € (France) et 49 € (étranger). On peut souscrire un abonnement de soutien à 50 €. Ils doivent être payés *au début de l'année* au compte courant postal de la Société des Annales de Bourgogne, Dijon, 376-70 J.

Le premier numéro est envoyé à tous les abonnés n'ayant pas résilié leur abonnement ; son acceptation implique le réabonnement.

Les réclamations pour non réception d'un fascicule ne sont recevables qu'immédiatement après la parution du fascicule suivant.

La plupart des fascicules des années 1970 et suivantes sont encore disponibles.

La Société des Annales de Bourgogne assure également la publication de la collection des *Analecta burgundica* ; elle dispose de cahiers non périodiques publiés sous le titre *Le pays bourguignon*.

*Pour l'achat de toutes ces publications, s'adresser au trésorier de la société.*

La revue est disponible à la librairie Grangier, place Grangier, 21000 Dijon.

## SOCIÉTÉ DES ANNALES DE BOURGOGNE

*Président* : Jean Richard, professeur émérite de l'Université, Membre de l'Institut ; *Vice-présidents* : Alain Saint-Denis, professeur à l'Université de Bourgogne, et Christine Lamarre, professeur à l'Université de Bourgogne ; *Secrétaire* : Patrick Arabeyre, chargé de recherche au C.N.R.S. (Dijon) ; *Secrétaire-adjoint* : Alain Rauwel, PRAG à l'Université de Bourgogne ; *Trésorier* : Dominique Trolliet ; *Trésorier-adjoint* : Martine Chauneau-Bouillot, bibliothécaire à la Bibliothèque municipale de Dijon.

*Conseil d'administration* : Patrick Arabeyre ; Pierre Bodineau, professeur à l'Université de Bourgogne ; Martine Chauneau-Bouillot ; Alain Dubreucq, professeur à l'Université Jean Moulin, Lyon III ; Benoît Garnot, professeur à l'Université de Bourgogne ; Christine Lamarre ; Gérard Moyse, directeur des Archives départementales de la Côte-d'Or ; Alain Rauwel ; Pierre Palau ; Jean Richard ; Alain Saint-Denis ; André-Pierre Syren, conservateur en chef de la Bibliothèque municipale de Dijon ; Vincent Tabbagh, professeur à l'Université de Bourgogne ; Serge Wolikow, professeur à l'Université de Bourgogne.

*Directeur de la publication* :  
Christine Lamarre.

### *Comité de rédaction* :

Patrick Arabeyre, Alain Dubreucq, Philippe Jobert (professeur à l'Université de Bourgogne), Christine Lamarre, Éliane Lochot (directeur des Archives municipales de Dijon), Philippe Poirrier (professeur à l'Université de Bourgogne), Jean Richard, Daniel Russo (professeur à l'Université de Bourgogne), Alain Saint-Denis, Philippe Salvadori (Université de Bourgogne), Christian Sapin (C.N.R.S.). Comptes rendus : Alain Rauwel (Université de Bourgogne).

### *Conseil scientifique* :

D. Barjot (Paris-IV), M. Boone (Gand), M. Bur (Nancy), J.-M. Cauchies (Louvain-la-Neuve), D. Crouzet (Paris-IV), P. Hartmann (Mainz), D. Iogna-Prat (C.N.R.S.), G. Moyse, R. Muchembled (Paris-XIII), W. Paravicini (Institut historique allemand, Paris), J.-Fr. Solnon (Besançon), M. Sot (Paris-X), B. Studer (Bern), D. Woronoff (Paris I).

*Chargé des relations avec les libraires* :  
François Seichepine.

## Les Hongrois en Bourgogne : le succès d'un mythe historiographique<sup>1</sup>

Les raids hongrois de 935-937 sont une page de l'histoire bourguignonne qui assure régulièrement aux historiens médiévistes l'intérêt et la surprise de leur auditoire. Parents pauvres de l'historiographie, les Hongrois arrivent bien après les Vandales, les Huns et les Normands dans le palmarès des invasions scolaires et ils peinent à retrouver la notoriété dont ils jouissaient, plus ou moins justement, chez les chroniqueurs médiévaux. À vrai dire, les chercheurs eux-mêmes évitent ce sujet, tant il est difficile de reconstituer avec un peu de précision la géographie et la chronologie de leurs raids. Le dernier historien bourguignon à avoir tenté de remettre en ordre l'histoire événementielle des raids hongrois en Bourgogne est sans doute l'abbé Chaume, dans ses *Origines du duché de Bourgogne* :

---

### 1. Abréviations :

AA SS : *Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur* [...], Anvers, société des Bollandistes, 1643-1940 ; rééd. Bruxelles, Culture et civilisation, 1965.

AA SS OSB : MABILLON (Dom Jean), ACHERY (Dom Luc d'), *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti* [...] *saeculi I-VI*, Paris, Billaine, 1668-1701 (9 vol.)

BHL : *Bibliotheca hagiographica latina, antiquae et mediae aetatis*, Bruxelles, société des Bollandistes, 1898-1901, (« *subsidia hagiographica* », 6/I, 6/II). *Idem* : *Supplementi*, 1911 (« *subsidia hagiographica* », 12). *Idem* : *Novum supplementum*, éd. Henricus Fros, 1986 (« *subsidia hagiographica* », 70)

BC : MARRIER (Martin), DUCHESNE (André), *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614. Rééd. : Mâcon, Protat frères, 1915.

MGH, ss : *Monumenta Germaniae Historica, inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum : scriptorum*, Hanovre, G.-H. Pertz et al., depuis 1826 (36 vol.)

PL : *Patrologiae cursus completus* [...] *series Latina*, Paris, J.-P. Migne, puis Turnhout, Brépols, 1844-1864 (221 vol.)

RHGF : BOUQUET (dom Martin), *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, Paris, Librairies associées, 1738-1752 (8 vol.) Rééd. DELISLE (Léopold) (dir.), Paris, V. Palmier, 1869-1880 (19 vol.).

« De leurs courses à travers la Bourgogne franque, nous ne savons guère que le souvenir terrifié qu'ils y laissèrent. Pour le temps de Raoul, nous n'avons de renseignements un peu précis que sur l'invasion de 935, lorsqu'ils pillèrent plusieurs abbayes et notamment celle de Bèze. Raoul, rappelé en toute hâte, arriva trop tard : dès qu'ils eurent vent de sa venue, les barbares gagnèrent la vallée du Rhône, puis l'Italie. [...]

Sur ces entrefaites, les Hongrois reparurent à deux reprises différentes (milieu ou fin 936, début de 937) sur la frontière de l'est. De ce qui se passa en 936, nous ne connaissons à peu près rien ; par contre, nous sommes beaucoup mieux renseignés sur les événements de l'année suivante. Nous savons en particulier qu'ils furent précédés d'une crise d'épouvante analogue à celle qui, un demi-siècle auparavant, avait paralysé la résistance aux invasions normandes : les chroniqueurs du temps nous racontent que, le 24 février 937, au matin, on vit se dessiner sur toute la surface du ciel des *sanguineae acies*, signe redoutable entre tous puisque, dans les croyances populaires, il était l'annonce infaillible des plus effroyables malheurs. En toute hâte, et tandis qu'arrivaient les nouvelles des horreurs accomplies par les envahisseurs dans les pays de Toul, de Reims et de Châlons, les gens du diocèse de Troyes, de Langres et de Sens abandonnèrent leurs demeures et se réfugièrent dans les bois, les montagnes et les villes murées, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux [...].

Les *annales de Sainte-Colombe de Sens* signalent leur présence sous les murs de Sens le 24 mars 937, mais elles ne donnent pas de détails sur leurs déprédations, se bornant à rapporter qu'à cette date, « ces sauvages barbares, avec leur férocité innée, commencèrent à massacrer par le fer et détruire par le feu ». Nous savons d'autre part que, le même jour, le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, près de Sens, fut brûlé. L'abbé Samson et les moines s'étaient déterminés à emporter les corps des saints Savinien et Potentien, avec toutes leurs autres reliques, dans une église de la ville qui leur appartenait. Mais le corps de saint Sérotin avait été laissé dans une crypte derrière l'autel. Les Hongrois, dit le chroniqueur, tentèrent en vain de l'incendier.

Du pays de Sens, les hordes se dirigèrent sur la Loire, qu'elles passèrent, et pénétrèrent au travers le Berry jusqu'au cœur de l'Aquitaine ; puis, rebroussant chemin, elles reprirent la direction de l'est et rentrèrent en Bourgogne, où leur présence est attestée par la chronique de Bèze. D'après le passage auquel nous faisons allusion, le monastère de Bèze fut brûlé pour la cinquième fois, et sa destruction fut si complète qu'il fallut attendre pendant cinquante et un ans, jusqu'aux premières années de l'évêque de Langres Brun de Roucy, pour le voir rétablir en son ancien



état. Plus au sud, Saint-Philibert de Tournus fut également brûlé, puis Savigny ; après quoi l'armée dévastatrice passa les Alpes et alla mettre l'Italie à feu et à sang. »<sup>2</sup>

Ces pages de l'abbé Chaume sont l'héritage d'une longue tradition historiographique. Dès 1664, le père Chifflet, dans son *histoire de Tournus*, affirme que les Hongrois ont brûlé son abbaye en 937 alors qu'ils revenaient d'Aquitaine et se dirigeaient vers l'Italie<sup>3</sup>. Soixante ans plus tard, le second historien de Tournus, le chanoine Juénin, distingue l'incursion repoussée de 935 et le raid de 937 qui conduit les Hongrois du Berry en Bourgogne, puis en Italie : « En cette irruption, les Barbares réduisirent en cendres, comme l'on croit, les abbayes de Saint-Marcel et de Saint-Pierre de Chalon, aussi bien que celle de Savigny, de l'Île-Barbe et même d'Aînay, dans le Lyonnais »<sup>4</sup>. Enfin, l'abbé Courtépée reprend l'itinéraire bourguignon des Hongrois en ajoutant aux victimes l'abbaye de Bèze<sup>5</sup>.

L'abbé Chaume n'avait guère conscience de sa dette envers l'histoire ecclésiastique du siècle des Lumières. En revanche, il s'appuyait explicitement sur les maîtres de l'histoire positiviste allemande et française du début du <sup>xx</sup>e siècle : *l'histoire de la Francie orientale* de Dümmler, les histoires des royaumes de Bourgogne et de Provence par Poupardin et les études des règnes de Raoul de Bourgogne et de Louis IV par Lauer<sup>6</sup>. En maître de cette école positiviste, Maurice Chaume ne retient pour vrai que ce qui était attesté par les sources médiévales. Son appareil critique est un modèle d'érudition et de rigueur. Le savant abbé a recensé de nombreuses mentions médiévales de Hongrois en Bourgogne. Il cite plus de 20 chroniques, annales ou vies de saints en provenance de toute l'Europe. Il dis-

2. CHAUME (Abbé Maurice), *Les origines du duché de Bourgogne*, Dijon, Jobard, 1925, rééd. Scientia Verlag Aalen, Darmstadt, 1977, (4 vol), t. I, p. 412, 427 à 429.

3. CHIFFLET (Père Pierre-François), *Histoire de l'abbaye royale de Tournus, avec les preuves, enrichies de plusieurs pieces d'histoire très rares [...]*, Dijon, chez la veuve de Philibert Chavance, 1664, p. 125.

4. JUENIN (Chanoine Pierre), *Nouvelle histoire de l'abbaye royale et collégiale de Saint Philibert et de la ville de Tournus [...]*, Dijon, chez Antoine de Fay, 1733, p. 69, (français modernisé).

5. COURTÉPÉE (Abbé Claude), *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, livre I (1777). Rééd. Lagier, 1847, t. I, p. 112.

6. DÜMMLER (Ernst), *Geschichte des ostfränkischen Reiches*, Leipzig, Duncker, 1887.

POUPARDIN (René), *Le royaume de Bourgogne (888-1038) : étude sur les origines du royaume d'Arles*, Paris, Honoré Champion, 1907, p. 61 et sq.

POUPARDIN (René), *Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933)*, Paris, Émile Bouillon, 1901, p. 215-216.

LAUER (Philippe), *Le règne de Louis IV d'Outre-Mer*, Paris, Émile Bouillon, 1900, p. 19 et sq.

LAUER (Philippe), *Robert 1<sup>er</sup> et Raoul de Bourgogne rois de France (923-936)*, Paris, Honoré Champion, 1910.

cute et critique les dates divergentes et il reconstruit, en suivant globalement Poupardin, la course la plus vraisemblable des Hongrois.

On ne ternira pas la gloire du grand historien en constatant, avec 80 ans de recul, que sa démonstration souffre de trois faiblesses. Tout d'abord, il accorde une foi sans réserve aux chroniqueurs médiévaux, sans jamais se douter que les instruments de mémoire sont aussi des instruments de pouvoir, et qu'ils sont donc sujets aux faiblesses du siècle. Ensuite, il recense toutes les chroniques et annales – aussi lointaines soient-elles – qui confirment la présence des Hongrois en Bourgogne, mais il refuse de considérer les sources, notamment des sources bourguignonnes, qui ne mentionnent pas leur passage. Enfin, il ne tient pas compte de la date de rédaction des sources. S'il s'y était arrêté – ce que nous allons faire – il aurait constaté que les Hongrois sont omniprésents dans les chroniques rédigées au XII<sup>e</sup> siècle. Ils sont plus rares dans les sources du XI<sup>e</sup> siècle. Ils sont quasi absents chez les auteurs du X<sup>e</sup> siècle.

Les invasions hongroises ont-elles existé ? Cette question, ou plutôt cette boutade, a divisé les spécialistes du X<sup>e</sup> siècle après la controverse qui a opposé, dans les années 60, Gina Fasoli et Albert d'Haenens<sup>7</sup>.

Gina Fasoli a publié en 1945 un ouvrage de synthèse – qui fait toujours référence – sur les invasions hongroises en Europe. Le travail avait été facilité par la belle recension des sources de l'histoire hongroise éditée par Gombos à Budapest en 1937<sup>8</sup>. Néanmoins, le travail de G. Fasoli, dont la parution avait été retardée par la guerre, semblait vieilli dès sa sortie. L'auteur, qui dénombre 33 incursions majeures entre 899 et 955, connaît parfaitement les sources de l'histoire européenne, mais elle manque parfois d'esprit critique<sup>9</sup>.

7. FASOLI (Gina), *Le incursioni ungare in Europa nel secolo x*, Florence, G. C. Sansoni, 1945. FASOLI (Gina), « Point de vue sur les incursions hongroises en Europe au X<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de civilisation médiévale*, t. II, janvier-mars 1959, p. 17-35.

D'HAENENS (Albert), « Les invasions hongroises dans l'espace belge (954-955), histoire ou historiographie ? », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. IV, 1961, p. 423-440. Réponse de G. Fasoli : « Encore des Hongrois ? », *Cahiers de civilisation médiévale*, t. V, 1962, p. 461-462.

8. GOMBOS (Albinus Franciscus), *Catalogus Fontium Historiae hungaricae aeo ducum et regum ex stirpe Arpad descenditium ab anno Christi DCCC usque ad annum MCCC*, Budapest, Istvan Akademia, 1937, 3 vol. L'ouvrage recense plus de 5000 mentions des Hongrois, provenant de tout l'occident ; il donne les extraits de textes, les dates de rédaction et les principales éditions. Gina Fasoli présente cette source comme « un registre fondamental, mais malheureusement incomplet » (*op. cit.* note 7, p. 233). En effet, Gombos est exhaustif sur les sources orientales et allemandes, mais il a ignoré un certain nombre de sources françaises.

9. C'est l'opinion, prudente et nuancée de L. Musset : MUSSET (Lucien), *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, rééd. 1971 (« Nouvelles Clio », 12 bis), p. 280, note 1.

Ainsi, elle prend pour argent comptant et pour preuve de passages fréquents des Magyars les nombreux « chemins des Hongrois » ou « murs des Hongrois ». Ses approches ethnologiques sentent le colonialisme et le western spaghetti, et ses Hongrois qui communiquent par signaux de fumée et se désaltèrent du sang de leurs victimes ne convainquent plus guère aujourd'hui...

En 1961, Albert d'Haenens publia une mise au point cinglante sur l'incursion des Hongrois dans l'espace Belge : Gina Fasoli a suivi sans méfiance un très médiocre ouvrage de E. Daniëls de 1926, qui accumule erreurs et contresens pour essayer de reconstituer la route des Hongrois entre Lobbes et Cambrai<sup>10</sup>. En replaçant les sources dans leur contexte, d'Haenens montre que seul le récit de l'attaque de Lobbes par Folcuin est une source sûre<sup>11</sup>. Tous les autres récits de pillages de monastères sont soit des faux, soit des extrapolations tardives à partir du récit de Folcuin :

« Sur certains points de leurs exposés relatifs à l'histoire du <sup>x</sup>e siècle, ces hagiographes et chroniqueurs se montrent donc fort serviles. On pourrait ajouter : et intéressés. Montrer leur héros ou leur institution aux prises avec les incursions magyares correspond à une intention précise. Ce cliché permet à certains d'expliquer l'absence de toute source écrite et de justifier leur ignorance de faits précis antérieurs au <sup>x</sup>e siècle [...]. D'autres considèrent les incursions comme une cause évidente de l'appauvrissement des institutions dont ils retracent l'histoire : en semant la débâcle et en chassant les moines, elles auraient permis aux seigneurs locaux de s'emparer des domaines ecclésiastiques abandonnés. Cette explication, [...] avait l'avantage de laisser la porte ouverte à d'éventuelles revendications territoriales de la part d'institutions religieuses connaissant à la fin du <sup>x</sup>e siècle un renouveau inattendu. D'autres encore y trouvent l'explication rêvée pour justifier l'absence ou le déplacement de reliques vraies ou inventées [...]. De toute façon, affirmer qu'une institution avait été ravagée par les Hongrois revenait à démontrer cette ancienneté qui, aux <sup>x</sup>e et <sup>xii</sup>e siècles, constituait un élément de prestige du meilleur aloi. »<sup>12</sup>

Cette brillante conclusion aurait pu inciter les historiens d'autres pays à arrêter, ou du moins à contrôler nombre d'invasions hongroises de complai-

---

10. DANIËLS (Eugeen), *De invaller der Hongaren. Hun groote inval in Lotharingen, ten jare 954*, Anvers, Opdebeck, 1926. Compte-rendu français dans la *Revue belge de philosophie et d'histoire*, t. 5, 1926, p. 1091.

11. FOLCUIN, *Gesta abbatum Lobiensium*, MGH, ss, IV, (1841), p. 1-62.

12. D'HAENENS (Albert), *op. cit.* note 7, p. 439.

sance. Mais les Magyars, qui sont par nature un peuple de nomades insaisissables, échappèrent encore aux historiens, si bien qu'aujourd'hui encore les avis sur leur importance réelle sont extrêmement divergents. La plupart des historiens les tiennent encore pour les pires fléaux du Moyen Âge<sup>13</sup>. D'autres, radicalisant abusivement l'exemple du raid belge de 954, pensent que les Hongrois sont un mythe historiographique<sup>14</sup>. Certains manuels universitaires, prudemment, préfèrent les passer complètement sous silence<sup>15</sup>.

Nos Hongrois de Bourgogne, on l'aura compris, ressemblent assez à ceux d'Albert d'Haenens. D'ailleurs, Gina Fasoli elle-même était assez perplexe sur l'importance des raids hongrois en France et en Bourgogne. « Les expéditions de France, n'étant que la continuation des expéditions italiennes ou allemandes, ne comptent pas numériquement. »<sup>16</sup>

L'archéologie elle-même n'apporte aucun secours pour mesurer l'importance réelle des invasions. En Hongrie, on aurait pu retrouver le butin des raids et, pourquoi pas, quelques monnaies bourguignonnes. Mais les tombes et les trésors sont étonnamment vides. Faute de retrouver l'objet du délit, certains historiens préfèrent croire que les pillards l'ont fait disparaître : ils n'emportaient que le métal précieux et ils le faisaient fondre<sup>17</sup>. En occident, on aurait pu chercher, sinon les vestiges d'incendies qui sont nombreux et rarement signés, du moins les traces du passage des cavaliers magyars,

13. Par exemple Michel Ruche, dans FOSSIER (Robert) (dir.), *Le Moyen Âge, t. I : les mondes nouveaux, 350-950*, Paris, Armand Colin, 1982, p. 396 : « De toutes les nouvelles invasions, celles des Hongrois furent les pires. [...] À partir de 899, leurs raids de pillage se succédèrent régulièrement en Germanie, en Italie et jusqu'en Francie occidentale où ils atteignirent en 924 Mendès et Nîmes ! Ils pillent les monastères, évitent les villes fortifiées, dévastent les campagnes, torturent et massacrent les hommes, égorgent les enfants, emmènent toutes les femmes jeunes en esclavage pour mettre leurs terres en culture et rafient le bétail. En 937, les Magyars traversèrent toute la Germanie, la Champagne, la Bourgogne, l'Italie jusqu'aux Abruzzes et revinrent par l'Émilie et la Vénétie. »

14. DEPEYROT (Georges), *Richesse et société chez les Mérovingiens et Carolingiens*, Paris, Errance, 1994, p. 35. « Un seul cas d'invasion de Hongrois semble indiscutable, à Lobbes en 955. Tous les autres cas sont des interpolations du XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle destinées à obtenir des terres dont les chartes auraient été brûlées lors des « passages des Hongrois ».

15. Par exemple THEIS (Laurent), *L'héritage des Charles : de la mort de Charlemagne aux environs de l'an mil*, Paris, le Seuil, 1990 (« Nouvelle histoire de la France médiévale », 2).

16. FASOLI (Gina), *op. cit.* note 7, p. 71 : « Tra l'898 et il 955 si numerano circa trentatre spedizione ungare contro i paesi d'Occidente, non contando le incursioni in terra francese, che vanno considerate soltanto come continuazione delle imprese iniziate contra la Germania o l'Italia. » et « Point de vue sur les incursions hongroises... » p. 29.

17. C'est l'opinion soutenue dans BALINT (Csanád), « L'archéologie française et les incursions hongroises », *Cahiers de civilisation médiévale*, t. 9, 1968, p. 371-397. Nous ne nous étendons pas davantage sur les théories curieuses de cet auteur, qui prétend que tous les centaures à arc réflexe représentés dans l'art roman sont une trace infaillible du passage des cavaliers hongrois deux siècles plus tôt...



notamment ces fameuses pointes de flèches qu'ils distribuaient si largement. Hélas, les projectiles hongrois sont peu caractéristiques. Il s'agit de pointes losangiques à soie, qui sont répandues dans tout le monde slave. En outre, les quelques exemplaires comparables trouvés en occident semblent être dus à de petites productions locales<sup>18</sup>.

### Les Hongrois dans les chroniques médiévales

Au commencement, il y a Flodoard. Au départ des nombreuses traditions, extrapolations, reconstitutions, au départ de l'historiographie des Hongrois en Bourgogne, on trouve les *Annales* de Flodoard<sup>19</sup>. De 919 à sa mort en 966, le célèbre clerc rémois a noté, sans style, sans ordre, mais au jour le jour, ou plutôt année après année, les événements qu'il jugeait dignes de mémoire. Cette chronique, qui a connu une large diffusion et qui a servi de base à de nombreuses annales monastiques postérieures, était sans doute, aux yeux de son auteur, un instrument de travail, une simple accumulation de matière historique<sup>20</sup>. La grande œuvre historique – c'est-à-dire littéraire – de sa vie, c'est *l'histoire de l'église de Reims*<sup>21</sup>. En effet, ce livre reprend souvent de manière thématique les épisodes miraculeux que l'auteur avait soigneusement notés de manière chronologique. Dans *l'histoire de l'église de Reims*, Flodoard enjolive, extrapole, mais apporte peu d'informations nouvelles.

Dans la plupart de ses récits, Flodoard semble distinguer sans peine les Normands, les Sarrasins et les Hongrois. Ces derniers apparaissent un peu

18. ZIMMERMANN (Bernd), *Mittelalterliche Geschosspitzen. Kulturhistorische, archäologische und archäometallurgische Untersuchungen*, Bâle, Schweizerischer Burgenverein, 2000 (« Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters », 26). Voir également SERDON (Valérie), *Armes du Diable : arcs et arbalètes au Moyen Âge*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005 (« Archéologie et culture »). Pour un rare exemple de pointe de flèche hongroise retrouvée en fouilles : MATT (Christoph), « La station romaine de Gross Chastel dans le Juras Soleurois », *Archéologie Suisse*, t. 4, 1981-2, p. 75-81.

19. FLODOARD, *Annales*, MGH, ss, III, (1839), p. 363-401. Et *Les Annales de Flodoard publiées d'après les manuscrits, avec une introduction et des notes*, éd. LAUER (Philippe), Paris, Picard, 1905 (« Collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire », 39). Traduction : « Chroniques de Frodoard », *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, trad. François Guizot (dir.), t. 6, Paris, J.-L.-J. Brière, 1825, p. 69-163. Rééd : *Chroniques féodales, 918-978*, Clermont-Ferrand, Paléo, 2002 (« Sources de l'histoire de France »).

20. C'est l'opinion soutenue par Michel Sot : SOT (Michel), *Un historien et son église : Flodoard de Reims*, Paris, Fayard, 1993.

21. FLODOARD, *Historia Ecclesiae Remensis*, MGH, ss, XIII, (1881), p. 405-599. Rééd. : FLODOARDUS REMENSIS, *Historia Remensis Ecclesiae*, MGH, ss, XXXVI, (1998). Traduction : « Histoire de l'église de Reims par Frodoard », *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, trad. François Guizot (dir.), t. 5, Paris, J.-L.-J. Brière, 1824. Rééd : *Histoire de l'église de Reims*, Clermont-Ferrand, Paléo, 2004 (2 vol.) (« Sources de l'Histoire de France »).

plus rarement que les deux premiers, mais Flodoard les a côtoyés de près. Quand il raconte des miracles qui ont eu lieu, aux dépens des Hongrois, à quelques lieux de Reims et au cours de l'année écoulée, il est difficile de douter que les Hongrois n'aient réellement menacés Reims.

Flodoard évoque les invasions hongroises en Italie en 922 et 924. En 926, ils menacent Reims, au point qu'on rentre le corps de saint Rémy à l'intérieur des murs de la ville. En 933, ils franchissent le Rhin et se divisent en trois groupes. En 927 et 934 (14 octobre), on voit des *igneae acies* dans le ciel de Reims : elles annoncent une terrible épidémie. Enfin, en 935, « les Hongrois se répandirent en Bourgogne et la ravagèrent par le pillage, le meurtre et l'incendie. Mais cela ne dura pas longtemps, à cause de l'arrivée du roi Raoul, et ils passèrent en Italie. [...] Le roi Raoul assiégea le *castrum* de Dijon qu'avait pris Boson et que tenaient ses partisans. »<sup>22</sup>

A priori, la présence de Hongrois en 935 en Bourgogne, et notamment autour de Dijon, est donc bien attestée. Pourtant, l'identification des personnes et des lieux est incertaine. En effet, quelques lignes plus haut, Flodoard rapporte que le roi Raoul de Bourgogne a rencontré à Soisson un autre *Rodulfus* : Rodolphe II de Bourgogne Transjurane. Dans ces conditions, il est difficile de savoir quel Raoul quitte Soissons pour défendre quelle Bourgogne. Certes, le vocable « Bourgogne » employé seul, et la proximité de Dijon, fait penser à la Bourgogne duchoise, et c'est sans doute à elle que pense Flodoard. Mais un raid Hongrois suivi d'une fuite en Italie serait beaucoup plus probable en Bourgogne jurane, et une intervention armée efficace serait plus du ressort de Rodolphe II de Jurane que de Raoul roi de France. L'identification du *Rodulfus* chasseur de Hongrois avec Rodolphe II est d'autant plus séduisante que le roi va assiéger Dijon « qu'avait pris le comte Boson ». Le comte Boson le plus célèbre des *Annales*, et qui est cité quelques lignes plus loin, est le frère et principal allié du roi Raoul. Or, il est impossible que ce fidèle Boson se soit révolté contre le roi de France. Pour résoudre cette contradiction, Maurice Chaume « est tenté d'y reconnaître un fils de Garnier de Sens »<sup>23</sup>. Si le *Rodulfus* qui chasse les Hongrois et assiège Dijon est Rodolphe II de Jurane, la contradiction tombe et le texte des *Annales* retrouve sa cohérence.

Même si Flodoard parle bien d'une intervention du roi Raoul en Bourgogne duchoise, rien ne prouve que la crainte des Hongrois ait été fondée :

22. FLODOARD, *Annales*, année 935 : « *Hungari per Burgundiam diffunduntur praedisque incendiis ac caedibus, non tamen diu, debachati, comperto Rodulfi regis adventu, in Italia transmeant [...] Rodolfus rex Divionum castrum, quem Boso comes ceperat ejusque complices retinebant, obsidet.* »

23. CHAUME (Abbé Maurice), *op. cit.* note 2, t. I, p. 414.

en effet, Flodoard reconnaît que les raids hongrois ne sont parfois que des rumeurs. Ainsi, en 927, « des craintes occasionnées par de faux bruits sur la venue des Hongrois agitérent la Lorraine et la France »<sup>24</sup>. Dans ce contexte de rumeurs et d'incertitudes, les Hongrois en Bourgogne, qui se sauvent à l'approche du roi, pourraient être une opération de propagande destinée à rehausser le prestige de Raoul, voire un alibi pour quitter Soissons et aller mettre le siège devant Dijon.

En 936, Flodoard ne parle pas de Hongrois. Raoul mourut à Sens et « fut enseveli à Sainte-Colombe, dans une église qui avait été brûlée peu de temps auparavant par des rebelles. »<sup>25</sup>

L'invasion de 937 est annoncée par des prodiges dans le ciel : « On vit une partie du ciel en feu et la persécution des Hongrois vint du même côté tomber sur la France. Ils ravagèrent les villages et les champs, brûlèrent les maisons et les basiliques et emmenèrent une multitude de captifs. Cependant, il y eut des églises qu'ils ne réussirent pas à incendier en y appliquant le feu. »<sup>26</sup> Les pillages sont heureusement contrariés par plusieurs miracles, qui ont tous lieu dans les environs de Reims. Adalgaire de Bovoncourt, prêtre de Saint-Basle, est capturé par les Hongrois, qui l'emmènent en Berry. Là, il est miraculeusement libéré par une intervention de saint Basle.

La récurrence des miracles autour de Reims atteste bien que les Hongrois ont menacé cette ville en 937. La captivité d'Adalgaire de Bovoncourt, au contraire, doit être regardée avec circonspection. En effet, cette aventure est la seule attestation d'un passage des Hongrois au sud de la Loire. Or, Flodoard tient le récit de la délivrance miraculeuse d'Adalgaire par l'intéressé lui-même. Ce même miraculé raconte au chroniqueur comment les épées et les flèches hongroises ont rebondi sur la peau du moine Hucbaud... Bref, sous réserve d'un supplément d'instruction au procès de canonisation, on peut considérer qu'Adalgaire de Bovoncourt est un fieffé mythomane (peut-être un clerc fugitif en mal d'alibi ?) et l'historien moderne doit regarder avec la même méfiance ces miracles rocambolesques et ces escapades hongroises en Poitou. En fin de compte, rien, dans les chroniques de Flodoard, ne nous indique que le raid de 937 ait dépassé Reims.

---

24. FLODOARD, *Annales*, 927 : « *Metu interea falsi rumoris Hungarorum et fugae per regnum Lothariense agitantur et Franciam.* »

25. FLODOARD, *Annales*, 936 : « *Sub isdem fere diebus rex Rodulfus defungitur, sepeliturque Senonis apud Sanctam Columbam, cuius aecclesia factione quorundam paulo ante fuerat incesa.* »

26. FLODOARD, *Annales*, 937 : « *Caeli pars ardere visa, et Hungarorum persecutio ab eadem parte per Franciam insecuta est ; qua villae et agri depopulati, domus basilicaeque conflatae, captivorum abducta multitudo. Nonnullas tamen aecclesias, ignibus applicitis, non valuerunt succendere.* »

Le second chroniqueur, ou plutôt historien, qui nous parle des Hongrois, est Richer. Ce moine de Reims écrit son *Histoire de France* peu avant 998 ; il emprunte toute la matière antérieure à 969 aux *Annales* de Flodoard<sup>27</sup>. Richer ne rapporte pas le raid hongrois sur la Bourgogne en 935. Cette année-là, les *igneae acies* de Flodoard sont devenues des *acies sanguineae* ; elles n'annoncent plus une épidémie, mais la mort du roi Raoul<sup>28</sup>. En tout état de cause, elles ne sont pas mises en relation avec les raids hongrois. Richer n'introduit ces envahisseurs qu'en 937, dans un passage qui reprend et amplifie les *Annales* de Flodoard :

« À la tombée de la nuit, toute la partie septentrionale du ciel parut embrasée d'un jet de flammes mystérieuses. C'est de cette région qu'allait bientôt s'abattre, sur la Gaule, à l'improviste, une invasion de Hongrois. Dans leur fureur inouïe, ils dévastèrent quelques villes, des villages et des campagnes et incendièrent même plusieurs églises. La discorde des grands (*principum*) leur permit de rentrer chez eux sans être inquiétés en emmenant une multitude de prisonniers. Le roi, faute de troupes, fut obligé d'endurer cet opprobre et, abandonné comme il l'était par ses fidèles, de céder devant les envahisseurs déchaînés. »<sup>29</sup>

Les considérations sur l'impuissance du roi sont une pure extrapolation, motivée par la très nette volonté de discréditer les derniers carolingiens. Plus curieuse est la précision « septentrionale », qui n'est pas dans Flodoard. Richer se souvenait peut-être que les raids hongrois sur Reims étaient venus du nord. Ou bien, en bon observateur de la nature qu'il était, il savait parfaitement sous quels horizons apparaissaient les aurores boréales.

Richer ne cite pas explicitement la Bourgogne. Mais ce silence ne prouve rien. Son histoire est centrée sur les crises politiques d'Île-de-France et les autres événements sont rapportés surtout pour leur sens moral ou eschatologique.

Le troisième chroniqueur qui évoque le passage des Hongrois en Gaule est Raoul Glaber :

27. Nos notes renvoient à RICHER, *Histoire de France*, éd. et trad. Robert Latouche, Paris, les belles Lettres, 1967, (2 vol.) (« Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge », 12). Voir également Richer *Historiarum libri IIII*, MGH, ss, XXXVIII, (2000).

28. *Ibid.*, livre I, chapitre 65, p. 122.

29. *Ibid.*, livre II, chapitre 7, p. 138 : « Et nocte diei succedente, caeli pars prodigiose flammis erumpentibus in septentrione ardere visa est. Qua etiam mox prosequitur et Hungarorum per Gallias repentina persecutio. Qui, nimium saevientes, municipia aliquot villasque et agros depopulati sunt ; basilicas quoque quamplures combusserunt ac indempnes redire ob principum dissidentiam permissi sunt cum magna captivorum multitudine. Rex enim, copias non habens, ignominiam pertulit et, utpote a suis desertus, sevientibus cessit. »



« De plus, par la suite, pour punir les péchés des hommes, il y eut une discordance entre les deux rois, des Francs et des Saxons. Cet incendie, par la secrète justice de Dieu, dura longtemps et un terrible fléau s'abattit sur les populations des Gaules. Enfin, le prince des Hongrois, avec toute l'armée de sa nation, profita de ces divisions et, envahissant les territoires des Gaules (*finis Galliarum inrumpens*), il ravagea jusqu'à deux fois (*semel ac bis*) ce malheureux pays. Il fit main basse sur les Saxons et les Gaulois et en emmena beaucoup avec lui, après avoir pillé et enlevé tous leurs biens, sans trouver aucun obstacle. »<sup>30</sup>

Cette unique mention des raids hongrois chez Raoul Glaber corrobore bien mal l'hypothèse d'un raid sur la Bourgogne en 935-936. En effet, on s'étonne d'une telle absence de précision chez un auteur local et relativement précoce. Les études les plus récentes montrent que le premier livre des *Histoires*, celui dans lequel il parle des Hongrois, a été rédigé à Saint-Bénigne de Dijon peu après 1016<sup>31</sup>. Or, 80 ans après les faits, Glaber garde un souve-

30. Livre I, 5, (22). Rappelons pour mémoire les anciennes éditions : RADULFUS GALBER, *Historiarum libri V*, éd. Maurice Prou, Paris, Picard, 1886 (« Collection pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire », 1), et les premières traductions : « RAUL GLABER, Chroniques », *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, trad. François Guizot (dir.), t. 6, Paris, J.-L.-J. Brière, 1824. Nos notes renvoient à l'édition et traduction anglaise : RODULFI GLABRI *Historiarum Libri Quinque* / *Rodulfus Glaber, The five books of the Histories*, éd. et trad. John FRANCE. *Vita domni Willelmi Abbatis / The life of St William*, éd. Neithard BULST, trad. John France et Paul Raynolds, Clarendon press, Oxford, 1989. Pour la vie de l'auteur, nous avons consulté la présentation de l'édition italienne : RODOLFO IL GLABRO, *Chronache dell'anno mille (storie)*, éd. et trad. Guglielmo Cavallo et Giovanni Orlandi, Fondazione Lorenzo Valla / Arnoldo Mondadori editore, 1989, ainsi que l'édition de Matthieu Arnaud : RAUL GLABER, *Histoires*, trad. Matthieu ARNOUX, Turnhout, Brépols, 1996 (« Miroir du Moyen Âge »). Nous n'avons pas pu avoir accès à l'article de ENGELBERT (Pius), « Rodulfus Glaber und die Ungarn », *Unum omnes in Christo – In unitatis servitio. Miscellanea Gerardo J. Békés OSB octogenario dedicata*, Directione Andràs SZENNAY OSB curavit Adàm SOMORJAI 1, Pannonhalma 1995, p. 473-488.

31. Le premier éditeur moderne des *Histoires*, Maurice Prou, en 1886 (*op. cit.* note 30), s'était laissé abuser par la dédicace du premier livre, qui est adressée à l'abbé Odilon. Il pensait que Raoul Glaber avait rédigé son œuvre après son arrivée à Cluny, c'est-à-dire en 1030. Mais Ernst SACKUR, en 1889, remarquait qu'au chapitre XIII de la *Vita Willelmi*, Glaber dit qu'il a interrompu le travail déjà bien avancé que lui avait demandé l'abbé Guillaume pour rédiger sa *vita*. Il en conclut donc que les trois premiers livres des *histoires* au moins ont été rédigés à Saint-Bénigne, c'est-à-dire entre 1016 et 1030, puis que Glaber a retravaillé son premier livre, comme l'atteste le manuscrit d'auteur de la B.N : ms lat. 10912. SACKUR (Ernst), « Studien über Rudolfus Glaber », *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, XIV, 1889, p. 377-418. Ces conclusions ont été reprises et affinées dans les dernières éditions et traductions : John FRANCE et Neithard BULST, Guglielmo CAVALLO et Giovanni ORLANDI, Matthieu ARNOUX (*op. cit.* note 30). L'étude codicologique précise du ms. 10912 montre que le passage concernant les Hongrois provient bien de la rédaction originale et qu'il n'a pas été affecté par la réécriture clunisienne : GARAND (Monique-Cécile), « Un manuscrit d'auteur de Raoul Glaber ? Observations codicologiques et paléographiques sur le ms Paris, B.N. latin 10912 », *Scriptorium*, t. 37, 1983, p. 5-28. GARAND, (Monique-Cécile), « Deux nouvelles éditions des *historiae* de Raoul Glaber », *Scriptorium*, t. 45, 1991, p. 116-122.

nir très imprécis de la géographie des raids. Les Hongrois attaquent les « *fines galliarum* ». Pour Matthieu Arnoux, ces « *Galliarum* » ne sont pas la *Francia*, « mais un terme spatial qui comprend la Normandie, l'Aquitaine, la Bourgogne et la France »<sup>32</sup>. En tout état de cause, cette mention évoque plutôt un raid sur Reims ou sur Lobbes que sur Dijon.

Pourquoi Raoul Glaber ne parle-t-il pas plus explicitement des raids hongrois en Bourgogne ? Certes, on peut rappeler qu'il est peu intéressé par l'histoire locale ; son histoire est plutôt bâtie dans une perspective religieuse et eschatologique<sup>33</sup>. Il faut pourtant conclure que les Hongrois laissent en Bourgogne un souvenir moins terrifiant que la famine de 1033. Nous mesurerons plus loin, à propos de Bèze, tout le poids des silences de Glaber.

Le quatrième récit qui semble attester un raid hongrois en Bourgogne est plus précis et, à première vue, plus convaincant. Il s'agit d'un extrait des *Miracles de saint Apollinaire sur le territoire de Dijon* (BHL 627)<sup>34</sup>. Ce petit récit raconte comment les Hongrois ont essayé en vain d'incendier l'église du village d'Éguilly/Saint-Apollinaire (ill. 1). En désespoir de cause, et après avoir offert des sacrifices à un improbable dieu Wotan, ils amènent près de la porte de l'église les brasiers qui servaient à réchauffer leur nourriture (*porro ignem coquinae ciborum suorum, ad ostium ejusdem ecclesiae apponentes, diutius, ut arderet, instigarunt*). Mais ils ne parviennent qu'à brûler un peu les jointures des portes : maigre résultat pour ces terribles pillards, et maigre preuve pour le rédacteur des *Miracula*, qui exhibe cette porte noircie par un feu de camp comme une pieuse relique du passage des Hongrois.

Néanmoins, on ne peut rejeter cette mention des Hongrois en Bourgogne sous le seul argument qu'il s'agit d'une œuvre hagiographique, donc *a priori* suspecte. En effet, les *Miracles de saint Apollinaire* sont l'un des plus anciens documents qui fasse mention de cet événement.

Ce récit a vraisemblablement été écrit à Saint-Bénigne dans les années 1031-1047<sup>35</sup>. Il s'agit d'un catalogue de miracles assez classique, qui associe

32. ARNOUX (Matthieu), *op. cit.* note 30, p. 20.

33. « Glaber was not very interested in recording the history of his own land and his work is not a good local chronicle. » JOHN FRANCE et NEITHARD BULST, *op. cit.* note 30, p. xx.

34. Édition : AA SS, juillet, V, p. 352-358. Traduction dans BIJU-DUVAL (François), *Saint-Apollinaire au Moyen Âge : un village au temps des ducs de Bourgogne*, Saint-Apollinaire, Forelle, 1997, p. 155-169.

35. François Biju-Duval, dans une étude inédite qu'il nous a aimablement communiquée, essaie de démontrer que l'auteur des *miracles de saint Apollinaire* est vraisemblablement Jean de Fécamp, moine originaire de Ravenne, qui aurait pu écrire cet ouvrage sur une demande de Guillaume de Dijon lors de son premier séjour à Saint-Bénigne, de 1013 à 1028. BIJU-DUVAL (François), « Le culte des reliques de Saint-Apollinaire, la réforme bénignienne et la paix de Dieu en Bourgogne ». Les *Miracula* seraient alors la première attestation en Bourgogne de la peur (rétrospective) des Hongrois et des mouvements de paix de Dieu. Il nous semble pourtant que cette datation haute est improbable :

la quête des origines, le culte des reliques et la promotion du mouvement de paix de Dieu<sup>36</sup>. Les interventions du saint contre les *milites* qui menacent son

– Dans le prologue, l'auteur explique que les moines de Ravenne, venus à Dijon à cause de la réforme, réclament la rédaction du livre à un abbé très humble, et qui aurait pu l'écrire lui-même. (« *Sicque a plurimi suggestum est, qui tum praeerat abbati monasterio divionensi supra taxato, ut ea, quae tam veraci quam fideli relatione afferebantur a Deo in honore sui martyris Apollinaris patrata miracula, aut ipse manu propria (quod ei perfacile erat) describeret, vel etiam e suis alicui explere imperaret. Quod vero ille (ut erat vir mansuetus, ac sincerissimae reverentiae) diutule distulit facere : tandem etenim obsecrantibus, immo potius compellentibus quibusdam fratribus, qui ab ipsa urbe Ravenna ad praescriptum Divionense monasterium, ob sanctae religionis et disciplinae monachorum venerabile institutum venerant, quod in eodem vigere palam est monasterio, excellentissimo ceterorum inchoatum fuit.* ») On remarque que l'auteur n'établit aucune relation entre la réforme bénignienne et l'abbé. Aussi, il est improbable que le commanditaire des miracles soit Guillaume de Dijon. Si l'abbé avait été Jean de Fécamp, l'auteur n'aurait pas manqué de rappeler son origine ravennate. Les *Miracles* ont donc plutôt été rédigés sous l'abbatiat d'Halinard (1031-1052). La chronique de Saint-Bénigne le décrit comme un homme humble, qui fut Rome pour ne pas être élu pape ; elle rappelle aussi que, sous son autorité, la bibliothèque de Saint-Bénigne s'est enrichie de nombreux ouvrages. BOUGAUD (Abbé Louis-Victor-Émile), GARNIER (Joseph), *Chronique de l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, suivie de la chronique de Saint-Pierre de Bèze publiées d'après les textes originaux*, Dijon, Darantière, 1875 (« *Analecta Divionensia* », 9), p. 182-192.

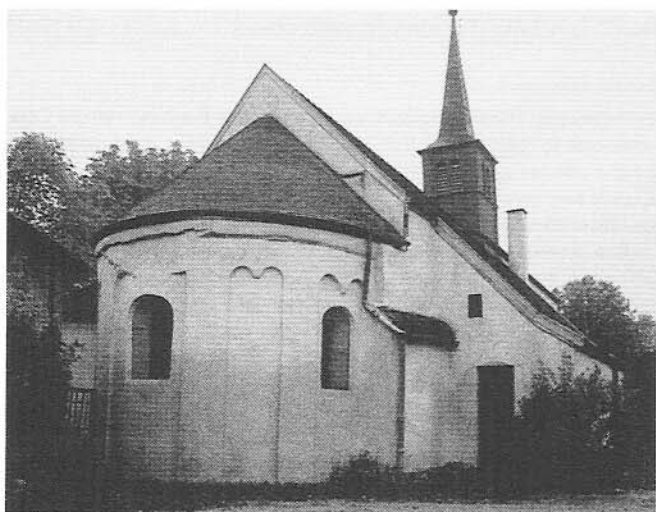
– Les miracles évoquent par deux fois la paix de Dieu. Ce mouvement est attesté en Bourgogne en 1021-1022 (concile de Verdun-sur-le-Doubs), mais ne se développe vraiment qu'après 1033 (RAOUL GLABER, *Histoires*, IV, 5) et surtout à partir de 1040. BARTHÉLÉMY (Dominique), *L'an Mil et la paix de Dieu, la France chrétienne et féodale*, Paris, Fayard, 1999.

– La scène de l'apparition de saint Apollinaire à l'auteur présente une nette similitude avec celle de Guillaume de Dijon à Raoul Glaber. BULST (Neithard), *op. cit.* note 30, chapitre XIII. Les *Miracula* sont donc postérieurs à la rédaction de la *Vita Willelmi*, donc postérieurs de plusieurs années à 1031.

– Enfin, les *Miracula* ont lieu dans une église ancienne, qui porte des traces d'incendies. Ils ont donc été rédigés avant la reconstruction de l'église. Or, cette église a conservé des éléments de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, notamment un chœur semi-circulaire à bandes lombardes. (SAPIN (Christian) (dir.), *Les prémices de l'art roman en Bourgogne*, Auxerre, Édition de l'Armançon, 1999, p. 81-82). François Biju-Duval, sur la base d'une étude architecturale ancienne, pense que l'église date du début du XI<sup>e</sup> siècle. (TRUCHIS (Pierre de), *Notes archéologiques, avec photographies anciennes*. Manuscrit, vers 1900 : bibliothèque municipale de Dijon, ms 2897. TRUCHIS (Pierre de), *L'architecture lombarde, ses origines, son extension dans le centre, l'est et le midi de l'Europe*, Caen, H. Delesques, 1911). Mais cette datation pourrait être avec vraisemblance repoussée à 1043. À cette date en effet, le duc Robert I<sup>er</sup> concède à Saint-Bénigne son droit de *salvamentum* sur la paroisse de Saint-Apollinaire. (CHEVRIER (Georges), CHAUME (Maurice), *Chartes et documents de Saint-Bénigne de Dijon, prieurés et dépendances, des origines à 1300*. Tome second : 990-1124, Dijon, Bernigaud et Privat, 1943, acte n° 324). Cette régularisation juridique pourrait être un préalable à la reconstruction d'un prieuré.

– Néanmoins, nous ne souscrivons pas à la datation basse proposée par Maurice Chaume (après 1043 ; *ibid.*, p. 249). En effet, les *Miracula* sont de toute évidence antérieurs (sans doute de peu) à la reconstruction de l'église.

36. BONNASTIÉ (Pierre), SIGAL (Pierre-André), IOGNA-PRAT (Dominique), « La Gallia du sud, 930-1130 », *Hagiographies : Histoire internationale de la littérature hagiographique latine et vernaculaire en occident, des origines à 1550*, Turnhout, Brépols, 1994, (« *Corpus Christianorum* »), vol. I, p. 289-344.



Ill. 1 : église de Saint-Apollinaire. (Cl. Christian Sapin.)

sanctuaire sont tout à fait comparables à ce qu'on peut lire dans les miracles de Saint-Bénigne ou dans ceux de saint Urbain<sup>37</sup>. Seul l'épisode des Hongrois, qui est placé en tête des miracles, est un élément original dans le contexte bourguignon. Cette originalité pourrait être justifiée par le souvenir d'un événement réel, qui n'aurait pas été conservé dans les autres recueils hagiographiques locaux. Mais cette singularité peut avoir une autre explication : l'auteur rappelle en introduction que des moines de Saint-Bénigne originaires de Ravenne ont supplié leur abbé de faire mettre les miracles par écrit. Ces moines de Saint-Apollinaire-in-Classe, qui sont sans doute venus à Dijon au temps de l'abbé Guillaume, ont introduit en Bourgogne le culte de leur saint patron, et ont vraisemblablement contribué à la recension de ses miracles. Or, même si la ville de Ravenne n'a jamais été pillée par les Hongrois<sup>38</sup>, la mémoire et l'imaginaire de ces moines italiens sont tout imprégnés des récits de Liutprand de Crémone et du souvenir des incursions qui, terribles ou non, ont bel et bien eu lieu dans le nord de l'Italie de 916 à 955<sup>39</sup>.

37. Saint Bénigne : *BHL* 1164 ; *AA SS*, novembre, I, p. 173-179. Saint Urbain : *BHL* 8407 ; *AA SS*, janvier, II, p. 492-494. Ces deux récits semblent dater de 1031-1046 : CHEVRIER (Georges), CHAUME (Maurice), *op. cit.* note 35, p. 249.

38. FASOLI (Gina), *op. cit.* note 7, carte p. 192.

39. LIUTPRAND DE CRÉMONE, *Antapodosis*, éd. J. Becker, *MGH, ss in us. Schol.*, Berlin, 1915. CHIESA (Paulo), *Liudprandi Cremonensis opera omnia*, Turnhout, Brépols, 1998 (« *Corpus Christianorum, continuatio mediaevalis* », 156)



Les « Hongrois » de Saint-Apollinaire de Dijon sont en quelque sorte un thème italianisant, qu'on ne saurait tenir pour argent comptant.

L'auteur, vraisemblablement italien, des *miracles de saint Apollinaire* avait peut-être cru trouver une preuve du passage des Hongrois en Bourgogne dans les œuvres de Raoul Glaber et de Flodoard. L'influence de Glaber sur ce recueil de miracle est évidente. Dès le prologue, l'auteur des *Miracles* rapporte qu'il avait déjà rédigé 5 à 6 récits quand il fut pris d'une mystérieuse torpeur qui l'empêcha d'écrire. Mais saint Apollinaire lui apparut en songe, pour l'inciter à se remettre au travail. Cette aventure rappelle évidemment l'apparition de Guillaume de Dijon à Raoul Glaber<sup>40</sup>. Mais, autant on peut retrouver dans l'œuvre de Glaber les traces d'un travail presque achevé, interrompu, puis mené à bonne fin, autant on peine à retrouver dans le livre de saint Apollinaire les « 5 ou 6 miracles » qui constitueraient la rédaction primitive. Le travail original est donc bien celui de Raoul Glaber. De même, les Hongrois de Saint-Apollinaire sont dépendants de ceux de Glaber. En effet, le livre des *Miracles* rappelle que ces barbares sont venus « jusqu'à deux fois » en Gaule : en latin : *ad Galliarum humanas res semel ac bis devastandas*. L'expression *semel ac bis*, qui est assez rare<sup>41</sup>, est précisément celle qu'emploie Raoul Glaber pour la même circonstance : *fines Galliarum inrumpens, semel ac bis*. Cette expression est justifiée chez Glaber, puisqu'il utilise le thème hongrois pour insister sur la récurrence les malheurs de la Gaule. Mais elle perd toute nécessité dans les *miracles de saint Apollinaire*. Son auteur s'est donc contenté de reconstituer un épisode particulier à partir d'un cadre général, trouvé dans le premier livre des *Histoires*.

De même, l'épisode de l'église préservée des flammes pourrait être une extrapolation à partir des annotations de Flodoard pour l'année 937 : « Cependant, il y eut des églises qu'ils ne réussirent pas à incendier en y appliquant le feu. » Certes, les *annales* de Flodoard ne sont pas attestées à Dijon avant le XII<sup>e</sup> siècle, et elles ne sont connues ni de Raoul Glaber, ni de l'historiographie clunisienne. En revanche, elles sont présentes dans la bibliothèque de Fécamp dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle<sup>42</sup>. Or, Guillaume de Dijon est abbé de la Trinité de Fécamp dès 1001. Il est remplacé en 1031 par Jean de

40. FRANCE (John), BULST (Neithard), *op. cit.* note 30, chapitre XIII.

41. L'expression se rencontre quatre fois dans la *Vulgate* : Jg 20, 30 ; Ne 13, 20 ; 1 M 3, 30 ; Ph 4, 16. Elle est quelquefois employée chez les pères de l'Église, mais elle annonce généralement un troisième terme.

42. LECOUTEUX (Stéphane), « Une reconstitution hypothétique du cheminement des *annales* de Flodoard, depuis Reims jusqu'à Fécamp », *Tabularia « Études »*, n° 4, 2004, p. 1-38, 15 janvier 2004.

Fécamp, moine de Dijon originaire de Ravenne, et qui a dû être l'un des promoteurs du culte de saint Apollinaire à Dijon. De 1046 à 1054, le même Jean de Fécamp est nommé prieur puis abbé de Saint-Bénigne de Dijon<sup>43</sup>. Ces liens étroits entre Fécamp et Dijon peuvent expliquer qu'un moine écrivain bourguignon, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, ait pu prendre connaissance, au moins partiellement, de l'œuvre de Flodoard.

À la suite de Flodoard, de Richer, de Raoul Glaber et des *miracles de saint Apollinaire*, la plupart des annales, chroniques et autres histoires rédigées dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle et au XII<sup>e</sup> siècle vont se porter garantes du passage des Hongrois en Bourgogne vers 936. Nous traiterons plus tard les dossiers plus complexes des monastères qui, comme Bèze, Tournus, Sens ou Chalon, ont prétendu avoir été eux-mêmes victimes des Hongrois, et nous ne regarderont pour l'heure que les mentions générales des Hongrois en Bourgogne.

Hugues de Flavigny, l'auteur de la *chronique de Verdun et de Dijon*, est l'une des premières sources bourguignonnes à intégrer dans sa chronologie le passage des Hongrois :

« Raoul, roi de France, et Rodolphe, roi de Jurane, firent une alliance d'amitié. Boso mourut en expédition contre le château de Saint-Quentin et fut enterré à Saint-Rémy de Reims. Les Hongrois se répandirent en Bourgogne et la ravagèrent par le pillage, le meurtre et l'incendie. Mais cela ne dura pas longtemps, à cause de l'arrivée du roi Raoul, et ils passèrent en Italie. »<sup>44</sup>

Hugues de Flavigny a écrit sa chronique entre 1097 et 1102. Dans ce passage, comme dans tous les chapitres qui concernent les années 919 à 966, il se contente de recopier, avec plus ou moins d'exactitude, les *annales* de Flodoard. L'intérêt de cette chronique est donc de constituer un jalon de l'influence de Flodoard en Bourgogne. Mais on ne peut pas la considérer comme un témoignage local des événements bourguignons.

Le thème des Hongrois en Bourgogne a connu un succès spectaculaire dans les annales et chroniques germaniques. Il est cité 18 fois dans des

43. CHEVRIER (Georges), CHAUME (Chanoine Maurice), *op. cit.* note 35, p. 247-249. BOUGAUD (Abbé Louis-Victor-Émile), GARNIER (Joseph), *op. cit.* note 35, p. 182-192.

44. *Chronicon Hugonis monachi Verdunensis et Divionensis, abbatis Flaviniacensis*. MGH, ss, VIII, (1848), p. 288-502. Rééd. PL 154, col. 21-403. Col. 179 : « Rodulfus quoque rex Franciae et Rodulfus rex Jurensis cum eo amicitiam paciscuntur. Boso vero in expeditione obsidionis castri Sancti Quintini moritur, et Remis ad Sanctum Remigium sepelitur. Hungari per Burgundiam diffunduntur, praedis, incendiis et caedibus, non diu tamen, debacchati; comperto Rodulfi regis adventu, in Italiam transmeant. »

œuvres compilées à l'est du Rhin, entre le <sup>x</sup><sup>e</sup> et le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle (ill. 2). L'origine quasi générale de toutes ces chroniques n'est pas Flodoard, mais les *Annales de Reichenau*. Le monastère du lac de Constance a tenu des annales diachroniques de 860 à 950. Pour l'année 932, l'annaliste a noté : « 932 : les Hongrois, ayant détruit de nombreuses villes par le fer et le feu en *Francie* orientale et en *Alémanie*, franchirent le Rhin à Worms, dévastèrent le royaume de Gaule jusqu'à la mer océane et repartirent par l'Italie. »<sup>45</sup> Ce raid correspond vraisemblablement à celui que Flodoard a noté en 933 : « Les Hongrois se divisèrent en trois parts, dont l'une se rendit en Italie, l'autre envahit les possessions transrhénanes d'Henri ». Si les Hongrois ont alors marché jusqu'à la mer, il s'agissait plus certainement de la mer du Nord que du golfe de Gascogne. On remarque de toute façon que, ni à Reichenau, ni à Reims, on ne dit que les Hongrois sont passés par la Bourgogne.

Cinq chroniqueurs, entre le <sup>x</sup><sup>e</sup> et le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, ont repris plus ou moins exactement le texte de Reichenau pour l'année 932<sup>46</sup>. Ce groupe forme ainsi une tradition annalistique qui ignore le passage des Hongrois en Bourgogne.

Entre 1048 et 1054, un autre moine de Reichenau, Hermann Contract, compile une chronique universelle qui est considérée comme l'une des plus abouties du Moyen Âge. Il reprend l'article des *Annales de Reichenau* de 932, mais il le place en 937, et introduit la Bourgogne parmi les pays traversés :

« 937 : Les Hongrois, *déchaînant* le fer et le feu, *se répandirent pour piller la Bavière*, l'*Alémanie* et la *Francie orientale*. Ils franchirent le Rhin à Worms, dévastèrent l'*Alsace*, le royaume de *Lothaire*, et les *Gaules voisines*

45. *Annales Augienses*, MGH, ss, I, (1826), p. 67-69. « Anno 932 : Ungari per orientales Francos et Alemanniam, multis civitatibus igne et gladio consumptis, juxta Wormatiam Rheno transito, usque ad mare oceanum regnum Galliae devastaverunt et per Italiam redierunt. »

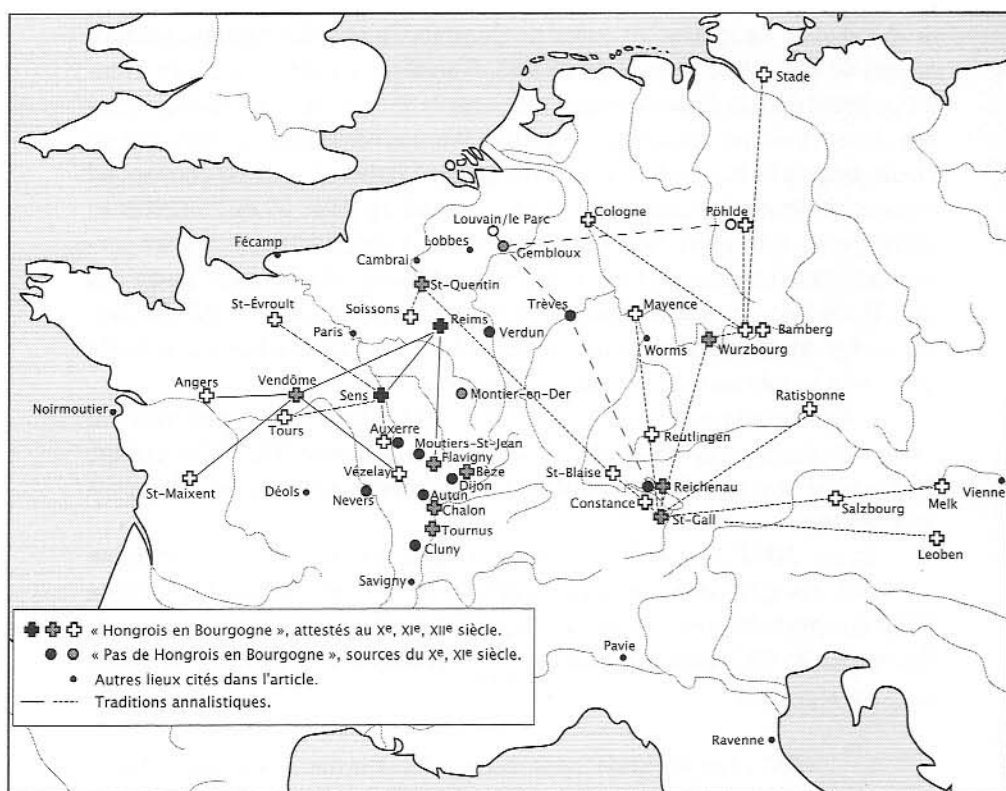
46. – Le continuateur de Reginon, qui travaille à Trèves vers 981, suit les *Annales Augienses* au mot près : MGH, ss, I, (1826), p. 613-629.

– La chronique de Sigebert de Gembloux, vers 1112, donne une interprétation plus libre : SIGEBERTUS GEMBLACENSIS MONACHUS, MGH, ss, VI, (1844), p. 300-374. « 938 : Ungari per Austriasiam et Alemanniam multis civitatibus igne et fero consumptis, Wormatia Rheno transito, usque ad Oceanum Gallias vastant, et per Italiam redeunt. »

– Les annales de Pölde, en Basse-Saxe, vers 1182, suivent le texte de Sigebert, mais le placent en 935. *Annales palidenses*, MGH, ss, XVI, (1859), p. 48-98.

– Les annales des Prémontrés du Parc à Louvain, compilées en 1148 et continuées jusqu'en 1316, résument le texte de Sigebert et le placent en 943. *Annales parchenses*, MGH, ss, XVI, (1859), p. 598-608.

– Enfin, l'annaliste saxon, vers 1152, reprend le texte des *Annales de Reichenau* pour l'année 933 et le duplique pour 938. *Annalista Saxo*, MGH, ss, VI, (1844), p. 542-777.



Ill. 2 : répartition géographique des attestations.

jusqu'à la mer océane. Puis ils repartirent par la Bourgogne et l'Italie jusqu'en Pannonie. »<sup>47</sup>

Nous avons mis en caractère romain le texte des *annales de Reichenau* et en italique les ajouts d'Hermann. Ce dernier a gardé la structure syntaxique des *annales*, mais il a enrichi la phrase avec des précisions géographiques, parmi lesquelles apparaît la Bourgogne. Or, parmi les nombreuses

47. HERMANNUS AUGIENSIS, *MGH*, ss, V, (1844), p. 67-133. « 937 : *Ungarii per Baioariam Alamanniamque et orientalem Franciam praedis gladio igneque furendo vagantes, transito Wormatiae Rheno, Alsatiam, regnum Lotharii, et adjacentes usque ad Oceanum Gallias vastantes, per Burgundiam Italianamque tandem in Pannoniam redierunt. Monasteria sancti Bonifacii sanctique Galli incendio conflagrante. Ipso anno Roudolfus Burgundiae rex defunctus, Agauni apud Sanctum Mauricum sepultus est.* »



sources d'Hermann identifiées, aucune n'apporte cette précision<sup>48</sup>. Vient-elle alors d'une source disparue ? Hermann a-t-il pu avoir une connaissance – peut-être indirecte – des *annales* de Flodoard ? S'est-il laissé influencer par le *Nibelungenlied*, qui situait à Worms la fameuse rencontre des Huns-Hongrois et des Burgondes ? Plus certainement, le moine de Reichenau aura essayé de reconstituer par sa propre logique le trajet des Hongrois. Ce faisant, il a introduit la Bourgogne comme étape vraisemblable entre l'Austrasie et l'Italie. En outre, il s'agit, dans son esprit, de la Bourgogne jurane. En effet, dans le même article de 937, il note la mort de Raoul roi de Bourgogne, qui fut enterré à *Aganum*, c'est-à-dire Saint-Maurice dans le Valais Suisse : il s'agit donc bien de Rodolphe II, roi de Bourgogne transjurane.

Vers 1043, du vivant d'Hermann Contract, sa chronique est résumée par un compilateur anonyme pour former ce qu'on appelle l'*épitome de Saint-Gall*<sup>49</sup>. L'article de 937 devient alors : « *Ungarii Franciam, Alamaniam, Galliam usque Oceanum et Burgundiam devatantes, per Italiam redierunt* ». C'est sous cette forme brève que le thème des Hongrois en Bourgogne se répand à travers toute l'Europe centrale. On retrouve cette formule, quasiment inchangée, dans 14 chroniques médiévales écrites entre 1057 et 1343, de Brème à Saint-Gall et de Soissons à Rastisbonne, et qui situent l'événement entre 920 et 941<sup>50</sup>.

Plusieurs chroniques suivent simultanément deux traditions : L'*annaliste saxon*, vers 1152, garde le texte des *annales de Reichenau* pour 933 et celui

---

48. Hermann Contract s'appuie notamment sur les *annales* de Fulda, les *annales* Alamanes, les *annales* majeures de Saint-Gall et sur le continuateur de Réginon.

49. *Chronicon Suevicum universale, sive Epitome sangallensis Herimanni Augiensis*, MGH, ss, XIII, (1881), p. 61-72.

50. – *Chronicon Wirzburgense*, écrite à Wurzburg avant 1057. MGH, ss, VI, (1844), p. 17-32.

– *Bernoldi Chronicon*, écrite à Saint-Blaise de Constance vers 1100. MGH, ss, V, (1844), p. 385-467.

– *Annales Wirzburgenses*, écrites à Saint-Alban de Mayence vers 1101. MGH, ss, II, (1829), p. 238-247.

– *Annales Mellicenses*, écrites à Melk, en Autriche, vers 1123. MGH, ss, IX (1851), p. 481-501.

– EKKEHARDUS URAUGIENSIS, *chronicon universale*, écrite à Bamberg entre 1099 et 1125. MGH, ss, VI, (1844), p. 33-231.

– HEIMO, *Chronicon*, écrite à Saint-Jacques de Bamberg avant 1135. JAFFÉ (Philipp), *Bibliotheca rerum germanicarum*, t. 5 : *monumenta Bambergensia*, Berolini, Weidman, 1864-1873.

– *Annales sancti Rudberti Salisburgenses*, écrites à Salzbourg vers 1139, continuées jusqu'en 1286. MGH, ss, IX, (1851), p. 758-810.

– *Annales Sancti Blasii*, compilées à Saint-Blaise (Forêt-Noire) en 1143. MGH, ss, XVII, (1861), p. 276-282.

d'Hermann Contract pour 938<sup>51</sup>. De même, les *annales de Pöhlde*, colligées vers 1182, suivent la tradition de l'épitome d'Hermann pour l'article de 921 et la tradition de Reichenau, via Sigebert de Gembloux, pour l'année 935<sup>52</sup>.

Une autre tradition annalistique, témoin des Hongrois en Bourgogne, s'est développée dans la France de l'ouest. Parmi les 5 *annales angevines* et *vendômoises* publiées par Louis Halphen, 3 ont conservé la mémoire du raid bourguignon et le rapportent avec les mêmes mots : « *Ungari in Burgundiam venerunt* »<sup>53</sup>. Dans les *annales de Vendôme*, cette formule apparaît à l'article de 937, dans une partie rédigée vers 1075 qui suit explicitement Flodoard<sup>54</sup>. Ainsi, l'annaliste introduit une inexactitude, puisqu'il confond le raid bourguignon de 935 et l'invasion de Francie de 937. Les *annales de l'archidiacre Renaud*, rédigées à Saint-Maurice d'Angers vers 1106 et tenues à jour jusqu'en 1153, reprennent le texte des *annales de Vendôme*<sup>55</sup>. Enfin, la *chronique de Saint-Maixent*, compilée vers 1126 et prolongée jusqu'en 1141, reprend le même texte, mais sans préciser l'année<sup>56</sup>.

On retrouve la même formule dans les *annales de Vézelay*, rédigées en Bourgogne vers 1167 et continuées jusqu'en 1187. Le moine a repris la phrase des *annales de Vendôme*, mais il a corrigé l'erreur de datation en

---

— HONORIUS AUGUSTODUNENSIS, *Summa*, écrite près de Ratisbonne avant 1152. *MGH*, ss, X, (1852), p. 128-131.

— *Annales Colonienses maximi, recensio prima*. Écrites à Cologne en 1175. *MGH*, ss, XVII, (1861), p. 723-788.

— *Annales palidenses*, écrites à Pöhlde (Basse-Saxe) en 1182. *MGH*, ss, XVI, (1859), p. 48-98.

— ALBERTUS STADENSIS, *Annales Stadenses*, écrites à Stade, près de Brème, vers 1256. *MGH*, ss, XVI, (1859), p. 271-378.

— *Flores temporum auctore fratre ordinis minorum*, écrit près de Reutlingen avant 1292, continuée jusqu'en 1349. *MGH*, ss, XXIV, (1879), p. 230-250.

— ANONYMI LEOGIENSIS, *Chronicon libris VI*, écrit à Leoben (Carinthie) avant 1343. PEZ (Père Hieronymus), *Scriptores rerum Austriacarum*, Lipsiae, J. F. Gleditschius, 1721-1745, (3 vol.) vol 1, p. 755-966.

51. *Annalista Saxo*, *MGH*, ss, VI, (1844), p. 542-777.

52. *Annales palidenses*, écrites à Pöhlde (Basse-Saxe) en 1182. *MGH*, ss, XVI, (1859), p. 48-98.

53. HALPHEN (Louis), *Recueils d'annales angevines et vendômoises*, Paris, Picard, 1903, (« Collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire », 37).

54. *Annales vindocinenses* : *ibid.*, p. 50-79.

55. *Annales qui dicuntur Rainaldi archidiaconi sancti Maurici Andegavensis* : *ibid.*, p. 80-99.

56. *Chronique de Saint-Maixent*, éd. et trad. par Jean Verdon, Paris, les Belles Lettres, 1979. (« Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge », 33), p. 82. (Saint-Maixent-l'École, ch.-lieu de canton, arr. Niort, Deux-Sèvres.)

reprenant la chronologie de Flodoard : « 935 : Otton empereur des Romains ; les Hongrois vinrent en Bourgogne. »<sup>57</sup>

Enfin, il faut ajouter une dernière tradition annalistique, qui reprend des éléments des *annales de Reichenau* mais en les situant au tout début du x<sup>e</sup> siècle. Un premier exemple se trouve dans les *annales de Saint-Quentin* : « Anno 913 : hoc anno gelu maximum, Hungarii Rhenum transierunt et usque Burgundiam pervenerunt »<sup>58</sup>. Les *annales de Saint-Quentin* s'arrêtent en 994. Néanmoins, d'après Bethmann qui les a éditées en 1859, l'article de 913 est une surcharge marginale, qui a pu être ajoutée bien après la fin de la rédaction primitive.

La *chronique de Saint-Médard* a été compilée en 1241, et complétée en 1261. La première partie suit généralement les *annales de Saint-Quentin*. Ainsi, on lit pour 917 : « Ungri primum Rhenum transierunt et usque Burgundiam pervenerunt »<sup>59</sup>. Quelques lignes plus loin, on retrouve une réminiscence, curieusement déformée, de l'építome d'Hermann : « Hungri Europam, Franciam et Burgundiam vastaverunt ».

Dans les chroniques de France, de Germanie, d'Aquitaine et, à moindre titre, de Bourgogne, les « Hongrois en Bourgogne » sont donc devenus un *topos*, une sorte de point de repère chronologique. La trace qu'ils laissent dans les mémoires grandit avec le temps, sans aucune proportion avec l'événement d'origine, qui reste toujours aussi obscur et imprécis.

## Le poids des silences

Les attestations de Flodoard, des chroniqueurs bourguignons et des annalistes européens sont insuffisantes pour prouver le passage des Hongrois en Bourgogne. L'historicité de ces raids peut d'ailleurs être totalement éliminée quand, au lieu de faire l'inventaire des sources qui mentionnent les Hongrois, on se penche sur les silences des sources qui, très nombreuses et souvent anciennes, ne les mentionnent jamais.

57. HUYGENS (Robert Burchard Constantijn) (éd.), *Monumenta Vizeliacensia. Textes relatifs à l'histoire de l'abbaye de Vézelay*, Turnhout, Brépols, 1971. (« *Corpus christianorum, continuatio mediaevalis* », 42), p. 195-233. « Otto imperator romanorum. Ungri in Burgundiam venerunt. » Les *annales de Vézelay* notent la fondation de Déols (914) et de La Charité-sur-Loire (1056), ce qui confirme leurs liens avec les traditions annalistiques ligériennes.

58. *Annales Sancti Quintini Veromandensis* (Saint-Quentin, ch.-lieu d'arr., Aisne). MGH, ss, XVI, (1859), p. 507-508.

59. *Chronicon Sancti Medardi Suessionensis*, 497-1296, MGH, ss, XXVI, (1882), p. 518-522. Pour les datations : *Histoire littéraire de la France, ouvrage commencé par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et continué par des membres de l'Institut*, t. 21, Paris, Imprimerie nationale, 1847, p. 718 (article de Victor Le Clerc). DELISLE (Léopold), « Chroniques et annales diverses », *ibid.*, t. 32, Paris, de Boccard, 1898, p. 235-239.

Notons tout d'abord que les Hongrois, qui sont souvent mentionnés dans les annales et les chroniques, sont totalement absents des actes de la pratique, donations et autres chartes bourguignonnes. Il est inutile de citer ici l'ensemble des recueils consultés. Contentons nous de mentionner les silences les plus éloquents. L'abbaye de Saint-Bénigne enregistre 5 actes de donation ou confirmation entre 930 et 940<sup>60</sup>. Saint-Étienne de Dijon en conserve autant pour les mêmes dates<sup>61</sup>. L'abbaye de Cluny possède 266 chartes datant de l'abbatit d'Odon (927-942)<sup>62</sup>. Nulle part il n'est fait mention de raid de pillards. Le cas d'Autun est encore plus convaincant. Le cartulaire de l'église d'Autun contient 5 actes rédigés à l'époque des Hongrois<sup>63</sup>. En 936, Louis IV d'Outremer accorde une « pancarte » aux chanoines de Saint-Nazaire pour remplacer leurs titres détruits<sup>64</sup>. S'agit-il d'un méfait des Hongrois ? Non : la charte précise que les titres ont été perdus « par négligence ». D'autre part, en 937, le chapitre de Saint-Lazare procède au dénombrement de sa terre de Tillenay, qui comprend les villages de Pont, Champdôtre, Tréclun, Fouffrans Villers-les-Pots et Pluvet<sup>65</sup>. Ces villages sont situés à 20 km de Saint-Apollinaire et à 30 km de Bèze, près d'un point de franchissement de la Saône. Visiblement, ils ont été épargnés par les invasions. Pour trouver une charte mentionnant les Hongrois, il faut descendre jusqu'à l'abbaye de Savigny près de Lyon. Ici, la véracité des faits est plus probable. En effet, les dégâts occasionnés par les Hongrois sont reconnus dans une charte de 949, c'est-à-dire quelques années seulement après un raid qu'on situe entre 935 et 940<sup>66</sup>.

60. CHEVRIER (Georges), CHAUME (Chanoine Maurice), *Chartes et documents de Saint-Bénigne de Dijon, prieurés et dépendances, des origines à 1300. Tome premier : vi<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècle*, publié et annotés par Robert Folz, avec la collaboration de M. le chanoine Jean Marilier, Dijon, Société des Annales de Bourgogne, 1986, chartes 176 à 180.

61. COURTOIS (Joseph), *Chartes de l'abbaye de Saint-Étienne de Dijon. Vol. I : viii<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècle*, Paris, Picard ; Dijon, Nourry, 1908, chartes 35 à 39.

62. BERNARD (Auguste), BRUEL (Alexandre), *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny, tome I : 802-954*, Paris, Imprimerie nationale, 1876. (« Collection des documents inédits sur l'histoire de France »), chartes 283 à 548.

63. CHARMASSE (Anatole de), *Cartulaire de l'église d'Autun, première et deuxième partie*, Paris, Durand ; Autun, Dejussieu, 1865, chartes XI (936), XXXI (938), XXXIV (937), XXXVII (930-935), XLIX (935-968).

64. *Ibid.*, charte XI p. 16 : « *quum aliqua interveniente negligencia quod eventu fieri solet res vel kartarum testamenta ejusdem ecclesie sunt incensae vel pessum date [...]* »

65. *Ibid.*, charte XXXIV, p. 56, et CHARMASSE (Anatole de), *Cartulaire de l'église d'Autun, Vol. II : 3<sup>e</sup> partie*, Paris, Pédone ; Autun, Dejussieu, 1900. Charte II, p. 3.

66. BERNARD (Auguste), *Cartulaire de l'abbaye de Savigny suivi du petit cartulaire de l'abbaye d'Ainay*, Paris, imprimerie impériale, 1853, 2 vol. (« Collection des documents inédits sur l'histoire de France »), vol. I, charte 38, p. 35. « [...] *abbas nomine Badinus, numero narrans*

Un autre silence étonnant – ou plutôt qui serait étonnant si les Hongrois étaient venus en Bourgogne – est celui des *vitae* des abbés de Cluny<sup>67</sup>. Odon a été abbé de 927 à 942<sup>68</sup>. Sa *vita* a été réécrite au moins quatre fois par les historiens clunisiens : la *vita prima et major* (BHL 6292-6296<sup>69</sup>) écrite par Jean de Salerne en Italie, peu après la mort de l'abbé ; deux *vitae minores* (BHL 6297-6298<sup>70</sup>) plus courtes et un peu plus tardives, et une *vita reformata* (BHL 6299<sup>71</sup>) écrite par Nalgod dans les années 1120. Odon lui-même a laissé une *vita*, quelques lettres et plusieurs sermons<sup>72</sup>. Dans tous ces témoignages, on trouve des mentions de bandits, de Normands, de « Danois » (Odon a peut-être été témoin du siège de Tours par les Normands). Mais jamais, ni en Bourgogne, ni en Touraine, ni en Italie, Odon ne rencontre de Hongrois. Certes, ce silence ne prouve pas l'absence des Hongrois en Bourgogne. Néanmoins, s'ils avaient été à Bèze, Saint-Apollinaire, Chalon et Tournus, Odon n'aurait pas eu à trop forcer son talent, et ses hagiographes à trop forcer la vérité, pour imaginer quelques miracles au détriment des envahisseurs, ou au moins pour soulager la misère provoquée par ces invasions.

Le successeur d'Odon, Maieul, est abbé de 954 à 994<sup>73</sup>. Son dossier hagiographique est composé de 5 *vitae* et de deux recueils de miracles, rédi-

---

*desolationem ipsius cœnobii, qualiter videlicet et a tyrannis pervasum, et a regula desistens, et ab Ungris successum, nullum penitus antiquorum, quo fidere posset, haberet testamentum vel privilegium* ». Les Hongrois sont évoqués comme une cause accessoire de la ruine du monastère, un élément de contexte défavorable, qui a peut-être affecté des dépendances des moines, mais qui ne semble pas avoir touché à la maison-mère. Un siècle plus tard, quand l'abbé Ponce rédige le prologue du cartulaire, les Hongrois sont devenus un événement majeur, autour duquel s'organise la mémoire du monastère (*ibid.*, p. 1 et 2).

67. Sur l'hagiographie clunisienne en général, voir IOGNA-PRAT (Dominique), « Panorama de l'hagiographie abbatiale clunisienne (v. 940 – v. 1140) », *Manuscrits hagiographiques et travail des hagiographes*, éd. Martin Heinzelmann, Sigmaringen, 1991 (« Beihefte der Francia », 24), p. 77-118. Rééd. dans IOGNA-PRAT (Dominique), *Études clunisiennes*, Paris, Picard, 2002 (« Les Médiévistes français », 2), p. 35-74.

68. Synthèse historiographique sur cet abbé dans la *Bibliotheca sanctorum*, Rome, Instituto Giovanni XXIII, 1961-1969, (12 vol.) Odon : t. IX, notice de Jacques Hourlier.

69. BC, col. 13-56 ; PL 133, col. 43-86.

70. FINI (Maria Luisa), « L'editio minor della « vita » di Oddone di Cluny et gli apporti dell'Humillimus. Testo critico et nuovi orientamenti », *L'archiginnasio*, 63-65, 1968-1970, p. 208-259.

71. *Ibid.*, et PL 133, col. 85-104.

72. BC, col. 55-145 ; PL 133, col. 103-166. Voir notamment le siège de Tours par les Danois : BC col. 116-117 ; PL 133, col. 819-820.

73. Sur l'hagiographie de saint Maieul : IOGNA-PRAT (Dominique), *Agni immaculati. Recherches sur les sources hagiographiques relatives à saint Maieul de Cluny (954-994)*, Paris, Cerf, 1988.



gés entre 994 et 1150<sup>74</sup>. L'abbatit de Maïeul est postérieur aux invasions hongroises. Néanmoins, il aurait pu rencontrer des Magyars dans la première partie de sa vie. En effet, le quatrième abbé de Cluny naît vers 910 en Provence, dans une famille décimée par les raids sarrasins. Il fait ses études à Mâcon, puis à l'Île-Barbe, à côté de Lyon et devient archidiacre à Mâcon en 938-939. À cette époque, il fait montre d'une charité exemplaire à l'occasion d'une terrible famine qui ravage la Bourgogne. Vers 1670, dom Mabillon, le premier, suppose que les « *barbarica invasione* » de Provence sont peut-être autant dues aux Hongrois qu'aux Sarrasins<sup>75</sup>. Un siècle plus tard, le chanoine Juénin et l'abbé Courtépée attribuent la famine de Mâcon au passage des Hongrois<sup>76</sup>. Mais, aux <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècles, les biographes de Maïeul préfèrent concentrer leurs plaintes contre les Sarrasins et ne soufflent mot des Hongrois.

Les historiens clunisiens avaient-ils des raisons de passer sous silence d'éventuels raids hongrois ? Certes, au moment des invasions, les autorités civiles et militaires auraient pu interpréter une plainte trop vive comme une critique envers leur impuissance. Mais, après 955 et la bataille du Lechfeld, le Hongrois vaincu fait partie des thèmes de propagandes ottoniens<sup>77</sup>. D'ailleurs, dans son *epitaphium Ottonis magni*, Odilon souscrit à cette thématique en rappelant que « l'empereur est, comme le moine, au service du Christ ; dans la paix dont il est l'ami, ou dans la guerre contre les Sarmates et les Hongrois »<sup>78</sup>. Or, à l'époque où l'on rédige les *vitae* de Bernon et de Maïeul, les Clunisiens ne ménagent pas leurs efforts pour honorer la

74. – *Vita prima* : BHL 5180 ; édité sous le nom de *vita brevior* : BC, col. 1763-1782. Il s'agit de la première esquisse de la *vita* par Syrus.

– *Vita sancti Maioli*, ou *Vita secunda auctore Syro mon.* : BHL 5177-5179. Éditions : PL 137, col. 745-778 ; AA SS, mai II, col. 668-684 ; IOGNA-PRAT (Dominique), *op. cit.* note 73, p. 163-301. Il s'agit d'un récit composé par le moine Syrus, peu de temps après la mort de l'abbé.

– *Vita sancti maioli* : BHL 5182-5184. Éd. AA SS, mai, II, p. 684-690 ; PL 142, col. 943-962. Écrite par Odilon de Cluny, en 1031 ou 1033, complétée par la légende provençale de Maïeul : BHL 5183. C'est un texte liturgique, très utilisé jusqu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle.

– Deux livres de miracles : BHL 5186. Éd. AA SS, mai, II, p. 690-700 ; BC, col. 1787-1814. Rédigés à Souvigny dans la première moitié du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle, vraisemblablement à la demande d'Odilon.

– *Vita reformata* : BHL 5181. Éd. AA SS, mai, II, p. 658-668. Écrite par Nalgod à partir des deux *vitae* précédentes, sous l'abbatit de Pierre le Vénérable (1122-1156).

– *Vita altera* : BHL 5185. Éd. BC, col. 1783-1786. Écrite après 1120, date à laquelle elle remplace peu à peu la *vita* d'Odilon dans la liturgie.

75. AA SS OSB, t. V, p. 760.

76. JUENIN (Chanoine Pierre), *op. cit.* note 4, p. 69. COURTÉPÉE (Abbé Claude), *op. cit.* note 5, t. I p. 112.

77. Voir notamment WIDUKIND, *Rerum gestarum saxoniarum* : MGH, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi*, n° 60, Hanovre, 1935.

78. IOGNA-PRAT (Dominique), *op. cit.* note 73, p. 366. *Epitaphium Ottonis*, v. 13-9.

mémoire ottonienne<sup>79</sup>. Aussi, si l'on avait gardé le souvenir du moindre Hongrois ravageant la Bourgogne, on n'aurait pas manqué de l'intégrer dans les *vitae* des pères fondateurs.

Si les historiens clunisiens n'utilisent pas le thème des Hongrois, c'est d'une part parce que les Hongrois avaient été excessivement discrets en Bourgogne ; d'autre part, parce que ces écrivains n'avaient pas eu accès à la chronique de Flodoard, source quasiment unique et jamais confirmée de l'invasion de 935.

Les Hongrois sont également inconnus à Auxerre. Cette cité fut l'un des principaux centres intellectuels des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles<sup>80</sup>. Au X<sup>e</sup> siècle, l'éclat de son école s'estompé un peu. L'une des dernières productions du *scriptorium* de Saint-Germain fut précisément la fameuse *lettre sur les Hongrois*<sup>81</sup>. Cette lettre fut écrite soit par Rémi d'Auxerre (mort en 908) soit par l'un de ses élèves, et adressée à Dado, évêque de Verdun, mort en 923<sup>82</sup>. L'auteur explique que, à Auxerre comme à Verdun, de nombreux clercs croient que les Hongrois sont les peuples de Gog et Magog, qui précèdent et annoncent la fin du monde. Mais, d'après lui, cette opinion est erronée, car les textes d'Ézéchiel et de l'Apocalypse doivent être lus au sens symbolique et non littéral. La *lettre sur les Hongrois* est plutôt un traité d'exégèse qu'un texte d'actualité. Il ne cite aucune exaction des Hongrois. Néanmoins, il semble que, à la date de sa rédaction, ni Auxerre ni Verdun n'aient eu à se plaindre de leur visite.

Les seuls textes auxerrois contemporains des prétendus raids sur la Bourgogne sont *les gestes des évêques d'Auxerre*<sup>83</sup>. La première rédaction, commencée vers 875, a été continuée, pour les évêques de Walla à Gualdric, vers 933. Ce premier continuateur rapporte que Gualdric a rétabli des églises

79. Voir Iogna-Prat (Dominique), « La croix, le moine et l'empereur ; dévotion à la Croix et théologie politique à Cluny autour de l'an Mil », *Haut Moyen Âge. Culture, éducation et société*. Études offertes à Pierre Riché, sous la direction de Michel Sot, Nanterre, Publidix, 1990, p. 449-475. Rééd. Iogna-Prat (Dominique), *op. cit.* note 67, p. 75-92. Corbet (Patrick), *Les saints ottoniens. Sainteté dynastique, sainteté royale et sainteté féminine autour de l'an Mil*. Sigmaringen, Jan Thorbecke (« Beihefte der Francia », 15).

80. *Abbaye Saint-Germain d'Auxerre. Intellectuels et artistes dans l'Europe carolingienne, IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles*. Catalogue de l'exposition d'Auxerre, juillet-octobre 1990, Auxerre, Musée d'art et d'histoire, 1990.

81. Éditions : PL, 131, p. 963-970. Gombos (Albinus Franciscus), *op. cit.* note 8, vol. II, p. 1234-1238. Huygens (Robert Burchard Constantijn), « Un témoin de la crainte de l'an Mil : la lettre sur les Hongrois », *Latomus*, t. 15, 1956, p. 225-239.

82. Gautier-Dalché (Patrick), « Un essai d'ethnographie : la lettre sur les Hongrois », *Abbaye Saint-Germain d'Auxerre, op. cit.* note 80, p. 274-276.

83. Sot (Michel) (dir.), Lobrichon (Gui), Goullet (Monique), *Les gestes des évêques d'Auxerre*, Paris, les Belles Lettres, 2002 (« Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge », 42).

détruites par les Normands, mais il ne dit rien des Hongrois. La *vita* suivante, celle de Guy, couvre les années 933-961. Elle a été écrite dès la mort de l'évêque. Et l'on constate facilement que les Hongrois n'ont perturbé ni de loin ni de près ce paisible épiscopat.

La *chronique de Robert de Saint-Marien d'Auxerre*, écrite avant 1212, ne nous est d'aucune utilité, puisque toute la substance antérieure au XI<sup>e</sup> siècle a été recopiée sur les chroniques antérieures<sup>84</sup>. De même, la *geste des abbés de Saint-Germain d'Auxerre*, écrite par l'abbé Gui de Munio à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et qui rapporte les vies des abbés depuis l'année 989, n'apporte rien à notre étude.

Les gestes des évêques de Mâcon ne nous sont pas parvenues. Néanmoins, le chanoine Severt, qui a rédigé au XVII<sup>e</sup> siècle l'histoire des évêques de ce diocèse, semble avoir eu en main des sources particulièrement fiables<sup>85</sup>. D'après cette tradition, les épiscopats de Bernon (927-936) puis de Mainbode (938-958) ne semblent pas avoir connu ni troubles particuliers ni invasion catastrophique.

Le monastère de Saint-Jean-de-Réome près de Montbard est aussi un rescapé notoire des razzias hongroises. Mais sa tradition historiographique est plus compliquée que celles que nous venons de voir. L'histoire de l'abbaye est écrite en 1637 par le père Rouvier, qui utilise et cite des sources anciennes, aujourd'hui disparues<sup>86</sup>. Il a notamment sous les yeux les *res gestae* des abbés de Saint-Jean-de-Réome. Il utilise également des sources extérieures, comme les deux *vitae* de saint Maieul par Syrus et Odilon (*BHL* 5179 et 5182), car l'abbé de Cluny a été également abbé de Saint-Jean. Grâce à ces sources, Rouvier constate une lacune de 86 ans dans la liste des abbés, entre Vulfardus élu en 879 et Ingebrand élu en 956. En s'appuyant sur la chronique de Saint-Bénigne, il attribue cette lacune à la mainmise des laïcs sur son abbaye.

Comme les *res gestae* de Moutiers-Saint-Jean ont disparu, il est difficile de connaître leur date de rédaction. Néanmoins, cette longue lacune dans

84. ROBERTUS CANONICUS SANCTI MARIANI AUTISSIODORENSIS, *Chronicon*, *MGH*, ss. XXVI, (1882), p. 219-287. Georg Waitz n'a pas édité les années antérieures à 1064, qui suivent en grande partie la chronique de Sigebert de Gembloux. Édition complète : CAMUZAT (Nicolas), *Chronologia seriem temporum et historiam rerum in orbe gestarum continens ab eius origine, [...] auctore anonymo, sed coenobii sancti Mariani Altissiodorum*, Troyes, Natalem Moreau dit Jehan le Coq, 1608 ; Paris, Sébastien Cramoisy, 1609.

85. SEVERT (Jacques), « Chronologia historica reverendorum episcoporum diocesis Matisconensis », *Chronologia historica illustrissimorum archiantistitum Lugdunensis archiepiscopatus*, Lyon, Rigaud, 2<sup>e</sup> éd. 1628.

86. Saint-Jean-de-Réome : aujourd'hui Moutiers-Saint-Jean, arr. et cant. de Montbard. ROUVIER (Père Pierre), *Reomaus seu historia monasterii Sancti Joannis Reomaensis*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1637.

les fastes abbaticaux est plutôt de bon aloi : l'histoire n'a pas été trop réécrite et les précisions gênantes sont conservées. Or, dans cette histoire crédible, encore une fois, les Hongrois ne passent pas. Moutiers-Saint-Jean a également conservé un très beau martyrologe-obituaire du XIV<sup>e</sup> siècle, qui reprend les données d'un nécrologe antérieur<sup>87</sup>. Là non plus, il n'est fait aucune mention de moines tombés sous les coups des Hongrois.

Les Hongrois ont également épargné Saint-Bénigne de Dijon. C'est du moins ce que laisse entendre la chronique de l'abbaye<sup>88</sup>. Cette précieuse histoire a été rédigée entre 1046 et 1052, par un moine dijonnais qui insère dans son œuvre le « livre des biens de Saint-Bénigne », un livre de fondation et une liste des abbés. À propos du règne du roi Eudes, le chroniqueur note que la France est menacée par trois types d'envahisseurs :

« Le roi Eudes mourut la douzième année de son règne (898). Jusqu'au bout, il avait été victorieux et il avait repoussé courageusement ses ennemis. Alors se dressèrent les vagues alternées des Normands et des Danois. Les Hongrois au nord, les Sarrasins au sud, ceux qui sévissaient aux frontières de l'Espagne, se jetèrent sur la Gaule pour l'anéantir. L'épée était sur tous, le feu était partout. Les sanctuaires des saints tombaient en ruine. »<sup>89</sup>

Au chapitre suivant, le chroniqueur constate : « *Burgundia tunc vasta est a Normannis* » que l'on pourrait traduire : « et c'est par les Normands que la Bourgogne fut pillée ». Pour cet historien du milieu du XI<sup>e</sup> siècle, il est donc clair que les Hongrois n'ont rien à faire dans l'histoire bourguignonne.

Un peu plus loin, vers 936, l'auteur parle encore des Normands, de la mort de Raoul, de l'élection de Louis IV et de l'emprisonnement de Charles le Simple ; mais il ne parle jamais des Hongrois ni des païens. La chronique est pourtant contemporaine des *Miracles de Saint-Apollinaire*. Peut-être que le chroniqueur, en compulsant les archives du monastère, avait-il compris que les reliques vénérées depuis les temps immémoriaux à Éguilly étaient

87. Bibliothèque municipale de Semur-en-Auxois, ms n° 24. Édité dans PETIT (Ernest), *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*, Paris, Picard ; Dijon, Darantière, 1885-1909 (9 vol.) vol. 5, p. 364-382.

88. BOUGAUD (Abbé Louis-Victor-Émile), GARNIER (Joseph), *Chroniques de l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, suivie de la chronique de Saint-Pierre de Bèze publiées d'après les textes originaux*, Dijon, Darantière, 1875 (« *Analecta Divionensia* », 9). Original : B.M. Dijon, ms. n° 348.

89. *Ibid.*, p. 114-115 : « *Odone Rege duodecimo anno regni sui defuncto (898), qui quoad vixit, hostes fortiter compressit. Reciprocati Nortmannorum et Danorum insurgunt fluctus. Ungari ab Aquilone, Sarraceni a Meridie ac finibus Hispaniae prorumpentes, in interitum confluunt Galliae : per omnia sevit gladius, cuncta datur incendio, sanctorum loca traduntur exterminio. [...]* *Burgundia tunc vasta est a Normannis.* »

celles d'Apollinaire de Dijon, troisième abbé de Saint-Bénigne, et non celles du saint ravennate. Ce scrupule historique expliquerait la très faible diffusion des miracles de saint Apollinaire dans le monde bénignien<sup>90</sup>.

En plus de sa *chronique*, Saint-Bénigne a également produit des *annales*<sup>91</sup>. Elles ont été rédigées vers 1063, à partir des annales de Cologne complétées par les annales de Toul, et tenues à jour jusqu'en 1215. Les *annales*, pas plus que la *chronique*, ne tiennent pour mémorable le passage des Hongrois en Bourgogne.

L'autre grande abbaye dijonnaise, Saint-Étienne, n'a pas laissé d'annales à proprement parler. Néanmoins, la première partie de la *vie du prévôt Garnier de Mailly*, écrite vers 1155, est une courte chronique qui raconte la succession des rois de France de Pépin le Bref à Robert duc de Bourgogne<sup>92</sup>. Le rédacteur de cette chronique-biographie rappelle la lutte de Robert le Fort « contre les Normands et les barbares », mais nulle part il n'évoque les Hongrois. Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, ceux-ci ne faisaient donc pas encore partie du patrimoine culturel de Saint-Étienne de Dijon.

Retenons encore les très intéressantes *annales nivernaises*<sup>93</sup>. Il s'agit de véritables annales pascales, tenues à jour à partir de 858. En dessous de chaque date de Pâques, une main différente a noté les événements importants de l'année : ceux de la ville et ceux dont on avait pu avoir connaissance. Ces annales ont été complétées au XII<sup>e</sup> siècle par une main unique qui y a rajouté les grandes dates du monde clunisien, mais la plupart des notices sont diachroniques, indépendantes de toute tradition. En 953, on remarque une destruction de Nevers, et en 954 la chronique note la victoire d'Otton sur les Hongrois<sup>94</sup>. Avant, les Hongrois n'ont rien fait de notoire dans les environs de Nevers.

L'histoire du Nivernais médiéval est également éclairée par la *brève histoire des comtes de Nevers*<sup>95</sup>. Ce court récit raconte l'origine du comté, de 900 à 1147. Il a vraisemblablement été écrit juste après cette dernière date. L'auteur apporte peu de renseignements sur les années 930-950. Mais le

90. Ces miracles sont en effet conservés dans 4 recueils, provenant des abbayes cisterciennes d'Accey (Jura), de Vauluisant (Yonne), de Mont-Sainte-Marie (Doubs) et de la bibliothèque de Troyes.

91. *Annales Sancti Benigni Divionensis*, MGH, ss, V, (1844), p. 37-50.

92. VALAT (Georges), *Chartes de l'abbaye de Saint-Étienne de Dijon, de 1155 à 1200*, Paris, Picard ; Dijon, Nourry, 1907, p. 1-22.

93. *Annales nivernenses*, MGH, ss, XIII, (1881), p. 88-89. Voir également DELISLE (Léopold), *op. cit.* note 59, p. 261-263.

94. *Ibid.* : « 953 : *Excidium et desolatio Nevernis civitatis.* ». 954 : *Exaltatio Loterii regis. Obiit Ludovicus Rex, et Otto imperator Ungros vicit.* »

95. HUYGENS (Robert Burchard Constantijn), *op. cit.* note 57, p. 235-241.

texte a au moins l'intérêt de montrer qu'en Nivernais, les châteaux du x<sup>e</sup> siècle ont été élevés pour soutenir des ambitions locales et non pour lutter contre les Normands ou les Hongrois<sup>96</sup>.

On peut encore citer, pour prouver que la Bourgogne avait bien peu souffert des invasions hongroises, un curieux passage du *Livre des fortunes diverses des moines de Montier-en-Der*<sup>97</sup> :

« L'armée des Huns, justement suscitée par le jugement de Dieu, sans se soucier de Charles le Simple, se déchaînait de toute part sur des villes illustres, les pillant de fond en comble. Par le fer et le feu, elle détruisit les maisons de prières et anéantit la population de plusieurs nations. Les moines du Der étaient effrayés de recevoir régulièrement des nouvelles de cette effroyable barbarie, et d'autres qui venaient de l'occident, à propos de Hasting, chef des Wisigoths, c'est-à-dire des Normands. Aussi, d'un commun accord et sur le conseil d'autres communautés religieuses, ils décidèrent de prendre avec eux les reliques du bienheureux Berchaire et de chercher refuge dans la fuite. Là, ils s'installèrent sur les bords de la Saône. En effet, en ce temps-là, cette région était exempte de toute inquiétude, grâce au règne de Raoul, le fils du très noble Richard, duc de Bourgogne, qui se montrait attaché à la justice et son plus célèbre défenseur. »<sup>98</sup>

La fuite des moines du Der se situe en réalité en 887-888<sup>99</sup>. À cette époque, ceux-ci ne pouvaient craindre que les Normands, et non les Hongrois. Le *Rodulfus* qui les a accueillis sur les rives de la Saône ne pouvait pas

96. On trouvera une situation comparable en Champagne : BUR (Michel), *La formation du comté de Champagne, 950-1150*, Nancy, Publications de l'Université de Nancy 2, 1977 (« Mémoires des annales de l'Est », 54), p. 145-148.

97. Montier-en-Der, Haute-Marne, arr. de Saint-Dizier, ch.-lieu de canton. Sur l'histoire générale du monastère : CORBET (Patrick) (dir.), *Les moines du Der, 673-1790*, Langres, Dominique Guéniot, 2000.

98. *Liber de diversis casibus Dervensis coenobii*, AA SS, octobre, VII-2, p. 981-1010. « Imperium ergo hujus, quippe justo Dei judicio instigatus, parvi pendens Hunnorum exercitus, quaqua versum debacchando insignes funditus evertes urbes, gladiis et incendio orationum domos plurimarumque gentium delevit populos. Itaque tam immanis crudelitatis frequentibus nuntiis territi fratres supradicti Dervensis coenobii, erumpentibus etiam ab occiduis partibus Astingo duce Wisigotis, qui est Nortmanni, communi consilio, ut audierant aliarum greges ecclesiarum, decernunt sumptis secum ossibus b. Bercharii fuga perquirere latibulum : hocque statuunt circa ripas Araris fluminis : quae regio ipsis temporibus ferebatur immunis omnis inquietudinis regimine Rudolphi filii nobilissimi Richardi Burgundiae ducis, qui justus tenax, ejusque famosissimus ultor exstitit. »

99. Sur la fuite des moines : SEMMLER (Joseph), « Montier-en-Der au IX<sup>e</sup> siècle : une abbaye royale et bénédictine », *op. cit.* note 97, p. 83-93, et DONNAT (dom Lin), « La réforme de Montier-en-Der au x<sup>e</sup> siècle », *ibid.*, p. 95-102.



être le fils de Richard, mais Rodolphe 1<sup>er</sup> de Bourgogne Transjurane<sup>100</sup>. Le récit des moines du Der est donc semé d'anachronismes et d'inexactitudes. Néanmoins, ces erreurs mêmes sont intéressantes pour notre sujet. En effet, le livre des aventures des moines du Der a été écrit à la demande de l'abbé Brunon, entre 1050 et 1085, et terminé après sa mort. Donc, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, aux frontières de la Champagne, on gardait le souvenir des terribles incursions des Normands, que l'on confondait avec celles, plus récentes, des Hongrois. Face aux Normands, les moines du Der avaient naturellement trouvé refuge en Bourgogne jurane. Mais, face aux Hongrois, il aurait été tout aussi naturel de chercher un abris en Bourgogne duchoise : c'est du moins le raisonnement qu'a tenu notre moine historien. Et sa méprise prouve que, cinquante ans après les incursions hongroises, la Bourgogne gardait encore l'image d'un pays relativement épargné par les incursions du X<sup>e</sup> siècle.

Il est donc clair que seul Flodoard a entendu parler d'une attaque hongroise, sur une Bourgogne indéterminée. Sur place, tous les témoins contemporains affirment n'avoir rien remarqué. En revanche, les très nombreux témoignages qui confirment Flodoard sont soit tardifs, soit éloignés de la Bourgogne. Dans les deux cas, ils sont souvent les héritiers d'une tradition annalistique qui remonte à Flodoard lui-même.

### **Les principales « victimes » bouguignonnes : Bèze, Sens, Tournus, Chalon**

Le thème des Hongrois en Bourgogne a connu dans certaines abbayes un développement spectaculaire : c'est le cas à Sens, Tournus, Chalon et surtout à l'abbaye Saint-Pierre de Bèze. Cette abbaye, située à 23 km au nord-est de Dijon, aurait été fondée en 630. Vers 1135, un moine a entrepris d'en rédiger la chronique<sup>101</sup>. En fait, il s'est contenté de reprendre mot pour mot la chronique de Saint-Bénigne, écrite vers 1046, et de changer les chartes et les listes d'abbés. En outre, l'histoire de Bèze se distingue de celle de Saint-Bénigne par le nombre impressionnant de malheurs qui s'y succèdent :

« Car à peu près en même temps que l'époque heureuse dont nous venons de parler, les pleurs se sont joints aux rires et les larmes ont remplacé

100. Identification dans CHAUME (Abbé Maurice), *op. cit.* note 2, vol. 1, p. 347, note 1.

101. BOUGAUD (Abbé Louis-Victor-Émile), GARNIER (Joseph), *op. cit.* note 88, p. 230-503.  
Édité par J. Garnier d'après le manuscrit BnF, ms lat. 4997.

les cris de joie. En effet, les Normands étant passés de Francie en Bourgogne, le monastère de Bèze fut totalement ravagé. Et, comme nous avons trouvé que ce lieu, soit par de mauvais chrétiens, soit par des païens, a été pillé et détruit à sept reprises, il n'est pas exagéré de dire que cette dernière destruction fut la désolation des désolations. Disons donc, ainsi que nous avons pu le retrouver avec peine dans de vieux parchemins, comment et par qui il a été dévasté, pour ensuite nous étendre plus longuement sur cette dernière et atroce désolation. »<sup>102</sup>

Le moine énumère alors les 7 désolations de Bèze : d'abord, ce furent les guerres civiles, puis les Vandales, perfides païens, puis les Sarrasins, quand ils détruisirent Autun en 731. La quatrième fois, le monastère fut donné à une femme par un oncle de Charlemagne ; la cinquième fois, il fut victime d'une épidémie et la sixième fois il fut détruit par les Normands qui ravageaient toute la Gaule. Le chroniqueur cite alors 7 noms de moines, morts martyrs en 888.

La septième plaie de Bèze est révélée quelques folios plus loin, à propos de la restauration du monastère par l'évêque de Langres Brun de Roucy en 981 :

« Lorsque nous avons parlé des multiples dévastations du monastère de Bèze, nous avons dit, pour autant qu'on puisse s'en souvenir, grâce à ce que nous avons trouvé dans les anciennes chartes, qu'il a été six fois déserté et presque anéanti. Cependant, après avoir à nouveau cherché avec plus de persévérance, nous avons trouvé que ce lieu a été brûlé cinq fois (ou « une cinquième fois ? ») par les Hongrois. En effet, le pouvoir local n'avait aucun moyen de défense, ni aucun lieu fortifié pour résister aux ennemis. Nous devons dire qu'en ce temps, il arriva que le monastère fut incendié deux fois. L'année de l'incarnation du verbe 936, les Hongrois vinrent en Bourgogne au mois de juillet. De nouveau l'année 937 de l'incarnation du Verbe, Louis fils de Charles ayant été sacré roi, et avant la fin de cette année, les Hongrois, pénétrant en France, en Bourgogne puis en Aquitaine dévastèrent tout : et cette dévastation fut telle dans ce lieu que pendant 51 ans, assavoir jusqu'à l'année

102. *Ibid.* p. 278 : « Circa idem fere tempus secundum quod scriptum est, risui nostro dolor admixtus est et extrema gaudii nostri luctu occupavit. Nam venientibus per Franciam in Burgundia Normannis, Monasterium istud Besuense penitus contigit desolatum iri. Et cum septies inveniamus locum istum a perfidis Christianis, seu a paganis violatum atque destructum, haec ultima destructio non immerito enphatice a nobis dicitur, desolatio desolationum. Dicamus igitur, sicut in antiquis membranulis nostris vix recolligere potuimus, quomodo et a quibus sexies devastatum sit, ut tandem ad hanc ultimam, et atrocissimam desolationem paulo latius disserendam accedamus. »

de l'incarnation du Verbe 981, où Monseigneur Brun fut établi évêque de l'église de Langres, il ne put être rétabli dans son état premier. »<sup>103</sup>

Il n'échappera à aucun lecteur, tout d'abord, que le chroniqueur s'em mêle dans les chiffres. Il peine à retrouver les 7 destructions annoncées au départ. La mémoire de ces événements semble par ailleurs singulièrement émoussée : il a fallu rechercher « avec peine dans de vieux parchemins » pour trouver trace des 6 premières destructions et il a fallu un supplément d'instruction pour découvrir la cause de la septième. On pourrait donc penser que notre chroniqueur s'est contenté d'attribuer à Bèze tous les malheurs qu'il avait pu rencontrer dans l'histoire de France. Ce serait excessif. En fait, il les a pour la plupart retrouvés dans un document de peu antérieur : les *annales de Bèze*. Cette courte chronologie lui a fourni en effet au moins trois dates de destruction :

« 731 : Le monastère de Bèze est détruit par les Sarrasins, quand ils détruisirent la cité d'Autun [...].

888 : La Fontaine de Bèze est dépeuplée pendant trois jours par les Normands et les moines dont les noms suivent sont tués dans le monastère Saint-Pierre de Bèze : (7 noms) [...].

933 : Les Hongrois vinrent en France et en Bourgogne et dévastèrent tout, et entre autres ce lieu de Bèze. »<sup>104</sup>

Les *annales de Bèze*, qui sont antérieures à celles de Saint-Bénigne de Dijon, suivent de près celles de Cologne, de Toul et de Verdun, jusqu'en

103. Ibid. p. 286 : « Cum vero de hujus Besuensis Monasterii multimodis desolationibus dissereremus, diximus prout memoriae occurrere potuit, secundum quod in scedulis veteribus invenimus, sexies desertum, et fere adnullatum fuisse. Verumtamen postea diligentius caetera perscrutante, invenimus hunc eundem locum ab Hungris combustum quinquies, quippe cui nullum erat a terreno principe defensaculum, nec loci ad resistendum inimicis munimentum. Harum combustionum duae quo tempore e venerint, notum nobis est. Anno namque DCCCCXXXVI incarnati verbi venerunt Hungri in Burgundiam mense julio. Iterum anno DCCCCXXXVII incarnatione Verbi Lucdowico filio Karoli uncto in regem, et nondum eodem anno evoluto, Hungri venientes per Franciam et per Burgundiam atque Aquitaniam, devastaverunt omnia : quae vastatio in tantum huic loco obfuit, ut per LI annos usque ad annum scilicet incarnati verbi DCCCCLXXXI quo domnus Bruno Lingonensi ecclesiae praeficitur episcopus, respirare ad priorem statum nequiverit. »

104. *Annales Besuenses*, MGH, ss, II, (1829), p. 247-250. « 731 : Destructum est hoc monasterium Besuense a Sarracenis, quando et Augustidunum civitatem destruxerunt. 888 : Fons Besuus per tres dies a Normannis depopulatus est ; et occisi sunt in monasterio sancti Petri Besuensis monachi, quorum ista sunt nomina : Ayrmanus, Genesius, Beraldus, Sifardus, Rodgo, Anssuinus presbiter, Adalricus puerulus. 933 : Ungri venerunt per Franciam et Burgundiam et vastaverunt omnia ; inter cetera vero et hunc locum Besuensem. »

1080<sup>105</sup>. Elles ont vraisemblablement été compilées à cette date, puis tenues à jour jusqu'en 1174. Les trois mentions des sacs de Bèze n'apparaissent dans aucune de ces trois sources. Néanmoins, l'annaliste ne les a pas totalement inventées. Il s'est sans doute contenté d'extrapoler à partir d'une allusion de Raoul Glaber. En effet, dans la *vita Willelmi*, Glaber raconte comment, vers 991, saint Guillaume a restauré le monastère de Bèze. Il précise que « c'était un très ancien monastère, souvent détruit par les païens ou par d'autres hommes pires encore »<sup>106</sup>. Raoul Glaber était sans doute assez bien renseigné sur l'histoire de Bèze, puisqu'il y avait été lui-même moine dans les années 1034-1035<sup>107</sup>.

Le sac de Bèze est donc le résultat de trois extrapolations successives. Au départ, l'abbaye a peut-être eu à subir quelques dommages, directs ou indirects, lors d'un séjour des Normands en Bourgogne, puis son déclin s'est accéléré sous le coup de la mainmise laïque. Lors de la restauration de l'abbaye en 991, on avait peut-être gardé le nécrologe du monastère, dans lequel on pouvait lire les noms des 7 victimes des Normands. Vers 1030, Raoul Glaber recueillit cette tradition et l'amplifia peut-être un peu en parlant d'un monastère « souvent détruit par les païens » c'est-à-dire par les Normands. Il n'était toujours pas question de Hongrois. En 1080, l'annaliste de Bèze rechercha les auteurs et les dates de ces destructions. Il les trouva dans l'histoire universelle, notamment dans la tradition des *Annales de Reichenaue*, qui lui révélaient que les Hongrois avaient détruit la Francie en 932/933. Vers 1135, la chronique de Bèze tenta de donner un sens eschatologique à ces malheurs en portant leur nombre de 3 à 7. En 1960, une monographie de Bèze paracheva ce travail avec un art de l'extrapolation et de la reconstitution qui n'avait rien à envier à celui des moines du Moyen Âge<sup>108</sup>.

L'abbaye Saint-Pierre-le-Vif de Sens constitue une autre victime célèbre des Hongrois. Sa *chronique* est souvent citée comme preuve de leur passage à Sens. Pourtant, un examen rapide de la tradition historiographique de cette chronique permet d'éliminer définitivement cette hypothèse. Le dossier de Sens est plus fourni et encore plus limpide que celui de Bèze. En

105. *Annales Sancti Benigni divionensis*, MGH, ss, V, (1844), p. 37-49.

*Annales Colonienses*, MGH, ss, I, (1826), p. 97-99.

*Annales Mettenses*, MGH, ss, I, (1826), p. 314-336.

*Annales Viridunenses*, MGH, ss, IV, (1841), p. 8-9.

106. FRANCE (John), BULST (Neithard), *op. cit.* note 30, *Vita*, livre VI, p. 270 : « Erat antiquissimum ac sepius paganorum seu pessimorum quorumque hominum infestatione desolatum. »

107. *Ibid.*, *Histoires*, livre IV, chapitre 6, p. 201.

108. MONTENAY (Solange de), *L'abbaye bénédictine Saint-Pierre de Bèze : son histoire au fil des jours*, Dijon, Association bourguignonne des Sociétés Savantes, 1960.

outre, les sources sénonaises ont bénéficié d'éditions critiques récentes de haute qualité, ce qui rend leur usage beaucoup plus sûr<sup>109</sup>.

Flodoard, qui parle de Hongrois en Bourgogne en 935, ne précise pas s'ils vont jusqu'à Sens. Un détail semblerait même induire le contraire. En 936, le roi Raoul est enterré à Sainte-Colombe de Sens et Flodoard précise que « cette église avait été brûlée quelque temps auparavant, par quelques rebelles ». Il y a donc des troubles à Sens avant 936, mais ils ne sont pas dus aux Hongrois.

L'abbaye Sainte-Colombe tient elle aussi ses annales, et il semble que la rédaction des notices ait été diachronique dès le VIII<sup>e</sup> siècle. En 936, le rédacteur note : « cette année, à la première veille de la nuit, le *castrum* de Dame Colombe et le monastère ont été détruits par un incendie, le 8 janvier. » Et l'année suivante « Le 24 février, du chant du coq jusqu'au point du jour, des pointes de sang apparurent sur toute la face du ciel, et le 24 mars, la barbarie des Hongrois, avec leur férocité innée commença à se répandre sur le territoire des Francs, des Burgondes et des Aquitains, moissonnant par le fer et massacrant par le feu »<sup>110</sup>. On est frappé par la similitude du texte des *annales* avec celui de Flodoard. En 937 en effet, une aurore boréale dans le ciel de Reims annonce l'arrivée des Hongrois. Flodoard ne précise pas qu'ils moissonnent la France, la Bourgogne et l'Aquitaine, mais il mentionne leur passage en Bourgogne en 935 et il évoque une incursion en Berry. Tant de coïncidences font plutôt penser à une tradition annalistique commune qu'à une communauté d'analyse des signes du ciel et du trajet des Hongrois. On peut donc admettre, en attendant une édition critique des annales de Sainte-Colombe, que certains articles ont pu être réécrits en s'inspirant de Flodoard.

109. Les sources de l'histoire de Sens ont tout d'abord été éditées dans les *MGH* au début du XIX<sup>e</sup> siècle, puis elles sont été réunies en un seul opus en 1863 : DURU (Abbé Louis-Maximilien), *Bibliothèque historique de l'Yonne, ou collection de légendes, chroniques et documents divers pour servir à l'histoire des différentes contrées qui forment aujourd'hui ce département*, Auxerre, société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1850-1863 (2 vol.). Cette édition offre une bonne vision synoptique des sources, mais l'appareil critique est obsolète, surtout depuis les travaux de Robert-Henri Bautier et Monique Gilles (cf. *ultra*).

110. *Annales sanctae columbae Senonensis*. *MGH*, ss, I, (1826), p. 102-109. « 936 : Hoc anno prima noctis statione castrum domnae Columbae cum ipso coenobio voraci est incendio ambustum 6. idus januarii. » « 937 : 6. kal. marc. circa gallicinium usque illuscescente die sanguineae acies per totam coeli faciem apparuerunt, ac 9. kalendarum aprilium effera Ungarorum barbaries cum ingenita sibi ferocitate fines Francorum, Burgundiorum, simulque Aquitaniorum ferro metere atque igne depopulari late pervagando coepit ». Une nouvelle édition est annoncée par R.-H. Bautier. En attendant, on peut recourir à l'introduction de son édition des œuvres d'Odorannus. BAUTIER (Robert-Henri), *op. cit.* note 112, p. 45.

L'*Historia francorum senonensis* est une petite chronique universelle, colligée à Sens vers 1015. Sa tradition annalistique est souvent proche de celle des *Annales de Sainte-Colombe*. En 936, on ne dit rien sur l'état de l'église dans laquelle est enterré Raoul, mais la notice de 937 est une copie quasi conforme de celle de Sainte-Colombe, avec des pointes de sang dans le ciel et des Hongrois en France, Bourgogne et Aquitaine.<sup>111</sup>

La *Chronique d'Odoranne de Sens* a été compilée vers 1015 et continuée jusqu'en 1032<sup>112</sup>. Le célèbre moine de Saint-Pierre-le-Vif a largement utilisé les deux chroniques sénonaises précédentes, en sélectionnant notamment ce qui pouvait conforter la légitimité de l'archevêque de Sens et celle des Capétiens. Ce faisant, il passe sous silence l'incendie de Sainte-Colombe et le raid de 937. Cet oubli montre bien qu'au début du XI<sup>e</sup> siècle, les Hongrois ne sont pas encore devenus un poncif historiographique et que leur passage n'est pas encore intégré à l'histoire de Sens. En revanche, Odoranne précise qu'en 886, les Normands « remontèrent de Paris à Sens »<sup>113</sup>. Cette incursion normande avait échappé aux précédents annalistes sénonais. Odoranne l'avait vraisemblablement « retrouvée » en lisant Abbon de Saint-Germain<sup>114</sup>.

Les *actes de saint Savinien et Potentien* constituent la quatrième pièce de l'historiographie sénonaise<sup>115</sup>. Ce recueil hagiographique a vraisemblablement été composé après 1032. On y lit que, sous l'épiscopat de Guillaume (932-938), les Normands mirent le siège devant la ville. Les moines de Saint-Pierre-le-Vif se réfugièrent dans la cité avec les reliques de Savinien et Potentien, en abandonnant dans l'église Saint-Pierre le corps de saint Sérotin (Saint-Pierre-le-Vif est en effet bâti à 500 m environ à l'est du mur du cas-

111. *Historia Francorum Senonensis*. MGH, ss, IX, (1851), p. 364-369. « *Secundo autem anno post haec [mort de Raoul], 16. Kal. Martii circa gallorum cantum usque inlucescere die sanguineae acies per totam coeli faciem apparuerunt. Sequenti autem mense 9. kal. aprilis Hungri adhuc pagani Frantiam, Burgundiam atque Aquitaniam ferro et igne depopulari coeperunt.* » L'expression « *adhuc pagani* » montre bien que la rédaction de cette notice est postérieure à la conversion des Hongrois.

112. ODORANNUS DE SENS, *Opera omnia*, éd. et trad. par Robert-Henri BAUTIER et Monique GILLES, Paris, CNRS, 1972, p. 85-113

113. *Ibid.* p. 92 : « *Anno D.CCC.LXXXVI., obiit Hludovicus, filius Karoli tercii imperatoris. Hoc anno, 11. kal. decembri, ascenderunt Nortmanni a Parisius Senonis et sequenti mense maio redierunt in Franciam.* »

114. Abbonis *bella parisiacae urbis*, MGH, *poetae latini aevi Carolini*, t. IV-1 (1899), p. 72-122. Livre II, v. 338-340 : « *Annuiturque feris lictum Senones adeundi / Septies argenti libris causa redeundi / Martis mense datis centum sua ad impia regna.* »

115. DURU (Abbé Louis-Maximilien), *op. cit.* note 109, t. II, p. 288-359, ici p. 357. Datation proposée par Robert-Henri Bautier, *op. cit.* note 117, p. 75 n. 5.



trum<sup>116</sup>). Les assiégeants incendièrent l'église, mais, par miracle, la chapelle de saint Sérotin resta indemne. Ce récit ne montre pas un grand souci de vraisemblance historique. L'époque choisie pour le miracle correspond peut-être à une translation réelle des reliques. Elle est un peu tardive pour en attribuer la cause à la peur des Normands. Ces derniers, qui apparaissent à l'horizon de Sens dans la chronique d'Odoranne, sont devenus des assiégeants, et ils déclenchent un incendie dont aucune chronique n'avait encore parlé. Mais de Hongrois, toujours point.

Les voici enfin, dans la *chronique de Saint-Pierre-le-Vif*.

« La deuxième année après [la mort de Raoul] le 14 février, depuis le chant du coq jusqu'à la lumière du jour, des pointes de sang apparurent sur toute la face du ciel. Le mois suivant, le 24 mars, les Hongrois, qui persistaient encore dans le paganisme, commencèrent à dévaster par le fer et le feu la France, la Bourgogne et l'Aquitaine. Parvenant jusqu'à la cité de Sens, ils brûlèrent le monastère de Saint-Pierre et ravagèrent toute la province. C'est pourquoi l'abbé Samson et ses moines, considérant l'étendue de ce désastre, après avoir tenu conseil, décidèrent de transférer en grande pompe les corps des saints Savinien et Potentien avec les corps des autres saints et des autres reliques. Ils les mirent dans l'église construite en l'honneur de saint Pierre, que possédait l'abbaye à l'intérieur des murs de la ville. Le corps de saint Sérotin fut laissé dans la « crypte » derrière l'autel de saint Pierre. Puis les païens, en dévastant toute la province, retournèrent chez eux après avoir incendié le monastère de Saint-Pierre ; il ne resta que la chapelle de saint Sérotin qu'ils n'avaient pas du tout réussi à incendier. »<sup>117</sup>

116. GAUTHIER (Nancy), PICARD (Jean-Charles), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule, des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, t. VIII : Province ecclésiastique de Sens*, Paris, de Boccard, 1992.

117. *Chronique de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, dite de Clarius*, éd. et trad. Robert-Henri BAUTIER et Monique GILLES, Paris, CNRS, 1979, p. 74-75 : « *Secundo anno post haec, xvi. kalendas martii, a gallorum cantu usque ad lucem diei, sanguineae acies per totam coeli faciem apparuerunt. Sequenti autem mense, viii. Kalendas aprilis, Hungri, adhuc in paganismo perdurantes, Franciam, Burgundiam, Aquitaniam ferro et igne depopulari ceperunt. Pervenientes autem Senones civitatem, incenderunt coenobium Beati Petri, vastantes omnem provinciam. Cernens itaque Sanson abbas et monachi malum hoc grande, consilio accepto, detulerunt corpora sanctorum Saviniani et Potentiani cum ceteris sanctorum corporibus et reliquiarum pignoribus cum magno honore in ecclesiam ejusdem abbatiae, infra muros urbis constructam in honore sancti Petri. Relictum vero est corpus sancti Serotini in cripta, retro altare sancti Petri. Vastantes igitur pagani cunctam provinciam, redierunt ad propria, incenso coenobio. Sancti Petri, remanente ibi solummodo oratorio sancti Serotini, quod minime potuerunt incendere. »*

La partie de la chronique qui contient cette description a été rédigée entre 1075 et 1096. La structure du texte permet de comprendre comment s'est élaboré le mythe du raid hongrois sur Sens. L'auteur commence par recopier les *annales de Sainte-Colombe*, qui parlent de pillage en France, Bourgogne et Aquitaine. Il rattache à ce raid de 937 le récit de la *translation de Savinien et Potentien*, qui concernait les Normands, mais à une époque où l'on attendait plutôt les Hongrois. L'auteur pouvait donc, de bonne foi, penser qu'il corrigeait une erreur de son prédécesseur. En fait, en voulant réduire les incohérences d'un texte de fiction, il donnait naissance à une chimère historique.

La suite de la chronique parle des méfaits de l'archevêque Archambaud (959-967), qui s'installa dans les bâtiments de Saint-Pierre-le-Vif, en chassa les moines et dilapida les biens du monastère<sup>118</sup>. Son successeur, Anstase (968-977), dut procéder à une véritable refondation de l'abbaye. Du point de vue du récit, le personnage d'Archambaud a donc la même fonction que les Hongrois : il sert à expliquer un abandon de la vie monastique au milieu du x<sup>e</sup> siècle, tout en préservant la mémoire des moines qui en furent les « victimes ».

Les *annales de Saint-Pierre-le-Vif de Sens* sont à l'origine d'une véritable tradition annalistique. En effet, l'épisode du raid hongrois sur l'abbaye est repris dans la chronique du pseudo Godel, rédigée à Sens vers 1180<sup>119</sup>. Dans celle de Robert de Saint-Marien, terminée en 1212, le souvenir des Hongrois est une compilation des textes de Saint-Pierre-le-Vif et de Sigebert de Gembloux<sup>120</sup>. Celle de Saint-Martin de Tours, tenue à jour jusqu'en 1227, reprend également l'article sénonais sur les Hongrois<sup>121</sup>. En revanche, Orderic Vital, qui suit plutôt *l'historia Francorum Senonensis* que les *annales de Saint-Pierre-le-Vif*, ne retient pas Sens parmi les victimes du raid sur la Bourgogne<sup>122</sup>.

À Tournus, les Hongrois sont si populaires qu'ils ont eu droit à une plaque commémorative (ill. 3). En effet, ils tiennent une place de choix dans l'historiographie de l'abbaye Saint-Philibert. En 875, les moines de Noir-

118. *Ibid.*, p. 80-83.

119. BnF, ms lat. 4893. R.-H. Bautier affirme que Guillaume Godel a repris l'essentiel de la chronique de Saint-Pierre-le-Vif. BAUTIER (Robert-Henri), *op. cit.* note 117, p. XLVII. Voir également DELISLE (Léopold), *op. cit.* note 59, p. 251-257 et 514-515.

120. CAMUZAT (Nicolas), *op. cit.* note 84, p. 71.

121. *Chronicon Sancti Martini Turonensis*, RHGF, IX, p. 45-55.

122. ORDERIC VITAL, *The Ecclesiastical history of Orderic Vitalis* [...] ed. and transl. by Marjorie Chibnall, Oxford, Clarendon press, 1969-1980 (6 vol). Livre 7, chapitre 1 : vol. 4 (1973), p. 346. Orderic Vital est moine à Saint-Évroult jusqu'en 1141. (Saint-Évroult-Notre-Dame-du-Bois, Orne, arr. Argentan, cant. Ferté-Frênel)



Ill. 3 : plaque commémorative sur les murailles de Tournus.

moutier, fuyant devant les Normands, transportèrent les reliques de leur saint fondateur à travers toute la France. Ils s'installèrent finalement en Bourgogne où, échappant aux Normands, ils se firent massacrer par les Hongrois. Cette « tragédie » est en fait une reconstitution à partir de deux sources très différentes. La translation des reliques de saint Philibert est un texte de très haute valeur, écrite par Ermentaire, un protagoniste de cette épopée<sup>123</sup>. En revanche, le raid des Hongrois est évoqué dans le *chronicon Trenorciense*, que Falcon écrit vers 1087, soit 150 ans après la date présumée des faits.

« À l'époque [de l'abbé Aymon, ca. 928-945], la farouche nation des Hongrois ravagea violemment la France, la Bourgogne et l'Aquitaine par le fer et le feu : ils brûlèrent entièrement Tournus et le monastère, et quantités d'effets. Cela provoqua peu de temps après le manque soudain victuailles qui affligea la Bourgogne, plus qu'une terrible sécheresse. »<sup>124</sup>

On reconnaît la structure narrative déjà repérée dans la chronique de Sens. Falcon commence par recopier une notice annalistique (dérivée de

123. POUPARDIN (René), *Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert (Noirmoutier, Grandlieu, Tournus) publiés d'après les notes d'Arthur Giry*, Paris, Picard, 1905 (« Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire », 38), p. 19-70.

124. *Ibid.*, p. 71-106 (ici p. 97), et CHIFFLET (Père Pierre-François), *op. cit.* note 3 : « *Hujus temporibus effera gens Ungri, Franciam, Burgundiam, simul et Aquitaniam ferro et igne vehementer depopulati sunt, inter quae Trenorchium cum monasterio, multaque supellectili incendio concremaverunt. Secuta quoque est non post multum tempus, rerum subita sterilitas victualium, quae Burgundiam potius importuna macie contristavit.* »

celle de Sainte-Colombe de Sens), puis il introduit son propre monastère parmi les victimes des Hongrois. La disparition des « nombreux effets » est peut-être due à une confusion avec l'incendie de 1007-1008<sup>125</sup>. En l'absence de récits plus anciens, il est impossible d'affirmer catégoriquement que les Hongrois ne sont jamais venus à Tournus. Du moins peut-on constater que les dégâts n'avaient pas été considérables. En effet, dès 941, le roi Louis IV résidait à l'abbaye. Il confirma tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs, sans faire aucune allusion à une destruction récente<sup>126</sup>.

Le chanoine Juénin (1733) et l'abbé Courtépée (1777) comptent les abbayes Saint-Marcel et Saint-Pierre de Chalon-sur-Saône au nombre des victimes des Hongrois<sup>127</sup>. Leur source commune et unique est l'*Histoire de Chalon* écrite par le père Perry en 1659 :

« Je ne vois rien de mémorable qui soit arrivé sous ce prélat que la funeste désolation de la ville de Chalon. Cette misérable que nous avons déjà vue tant de fois ravagée, ne put éviter la rage et la fureur des Hongrois qui sacagèrent toute la France. Notre ville a eu cette disgrâce, qu'elle a été toujours des premières qui se soient ressenties des malheurs que les irruptions des barbares ont causés dans les royaumes et dans les provinces. Les abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Marcel furent entièrement ruinées. Quelques-uns ont cru que ce furieux désastre arriva environ l'an 934, d'autre l'an 922. »<sup>128</sup>

Le père Claude Perry, qui produit en général un travail d'un très bon niveau scientifique, appuie cette affirmation d'une part sur le « manuscrit du sieur Naturel », d'autre part sur la « chronique de Sigebert ». Cette chronique est vraisemblablement celle de Sigebert de Gembloux, écrite en Flandre vers 1112<sup>129</sup>. Sigebert précise que les Hongrois « ont détruit de nombreuses villes », mais il n'en cite aucune. Le manuscrit du sieur Naturel est actuellement conservé à la bibliothèque municipale de Lyon<sup>130</sup>. Il a été écrit avant

125. *Ibid.*, p. 102.

126. POUPARDIN (René), *op. cit.* note 123, p. 120. CHIFFLET (Père Pierre-François), *op. cit.* note 3, preuves p. 277. Dès 1733, le second historien de Tournus, le chanoine Juénin, mettait en doute le pillage hongrois, notamment à cause de cette charte de 941. JÜENIN, (chanoine Pierre), *op. cit.* note 4, p. 69.

127. JÜENIN (Chanoine Pierre), *op. cit.* note 4, p. 69. COURTÉPÉE, (Abbé Claude), *op. cit.* note 5, t. I, p. 112 ; t. III, p. 203.

128. PERRY (Père Claude), *Histoire civile et ecclésiastique, ancienne et moderne de la ville et cité de Chalon-sur-Saône*, Chalon, chez Philippe Tan, 1659, p. 84, (orthographe modernisée).

129. SIGEBERTUS GEMBLACENSIS MONACHUS, *MGH*, ss, VI, (1844), p. 300-374.

130. Bibliothèque municipale de Lyon Part-Dieu, ms 196, f° 128-232 : *Collectanea chronologica in seriem episcoporum cabilonensium ad Sauconam, studio et opera reverendi Petri Naturel, canonici et cantoris ecclesiae Cabillonensis*.

1627 et retrace la chronologie des évêques de Chalon. Lui aussi s'appuie sur la chronique de Sigebert (f° 151 v°), mais il fait également référence à une charte de Saint-Marcel-lès-Chalon. En 1075-1078, Saint-Marcel, qui est devenu un prieuré clunisien, demande qu'on lui restitue l'église de Fleurey-sur-Ouche. Dans cette charte curieuse, l'auteur rappelle la fondation, la décadence et la restauration de sa communauté :

« Ce monastère au début [fut fondé] en toute honnêteté, selon les religieuses dispositions de son fondateur. Puis il se laissa insensiblement entraîner à la corruption des mœurs et à la recherche de l'orgueil. Mais il ne put tromper l'œil du Juge, et il reçut dès le temps présent les peines qu'il avait méritées. Les Hongrois brûlèrent le village et l'oratoire, pillant tout ce qui s'y trouvait. Quand ils furent repartis, fuyant encore le violent châtiment du courroux divin, on se partagea les terres qui dépendaient de ce lieu. Et, la tête ayant été frappée, les membres furent livrés à l'avidité des voisins, chacun se les arrachant. Entre autres, cette fameuse église [de Fleurey-sur-Ouche] eut à subir le sort du partage. »<sup>131</sup>

Les Hongrois sont utilisés ici d'une part pour expliquer l'absence de titres de propriétés, d'autre part, comme dans la chronique de Saint-Pierre-le-Vif, pour justifier la crise matérielle et spirituelle du monastère avant la réforme clunisienne. Cette crise a été réelle, mais elle semble bien antérieure aux Hongrois. Dès 835, le comte de Chalon jouit déjà du titre d'abbé de Saint-Marcel<sup>132</sup>. Néanmoins, la direction des abbés laïcs ne semble pas avoir entraîné une ruine ou un démembrement du monastère. En effet, l'abbaye reçoit encore une dizaine de donations entre 936 et l'an mil<sup>133</sup>. Dans toutes ces chartes, il n'est jamais fait mention d'un pillage du monastère. On est donc fondé à croire, encore une fois, que cette résurgence des Hongrois en 1075 est plus un effet de mode qu'un traumatisme longtemps refoulé.

131. BOUCHARD (Constance Brittain) (éd.), *The cartulary of Saint-Marcel-lès-Chalon* (779-1126), Cambridge, medieval academy of America, 1998, charte 35, p. 63 : « *Verum idem cenobium primitus juxta religiositatem constructoris in omni honestate dispositum. Post modum vero per inhabitantium socordiam paulatim ad perversos mores et superbiam prolapsum, fallere nequivit iterum judicis oculum, quin etiam in presenti lucret penas adinventionum suarum, conflagentibus Unguaris et villam et oratorium, rapientibus quoque quicquid inibi est repertum. Discendentibus autem illis, adhuc ex vindicta divine animadversionis violenti quique distraxerunt sibi fundos ad eundem pertinentes locum, ut pote ceso capite, menbra passim exposita pro libitu vicinos quisque sibi diripuit, interque et memorata æcclesia ad sortem dirimentium devenit.* » Fragments dans AA SS, sept, II, p. 190. Fleurey-sur-Ouche, Côte-d'Or, arr. de Dijon, canton de Dijon 5.

132. *Ibid.*, charte n° 4 p. 26.

133. *Ibid.*, chartes n° 9, 17, 21, 23, 24, 95, 106, 107.

L'incendie de Saint-Pierre de Chalon par les Hongrois est peut-être dû à une interpolation du prétendu pillage de Saint-Marcel, ou à une mauvaise interprétation de l'incendie de 965. Cette année-là, un moine de l'abbaye raconte par le détail comment l'église a brûlé. Or, le feu a été provoqué par la foudre et non par les païens<sup>134</sup> !

Pour être complet, il faut encore évoquer un passage furtif et peu connu des Hongrois à Dole. Louis Dussieux, dans son histoire des invasions hongroises en France, rapporte qu'avant de franchir la Saône en 935, les Hongrois ont pillé le monastère de Dole et ont tué l'abbé Ebbon<sup>135</sup>. Cet épisode à l'avantage d'apporter un jalon géographique important pour suivre l'avancée des Hongrois. Hélas, il s'agit d'une faute d'identification de Dussieux. Le *chronicon dolensis* qui raconte le meurtre d'Ebbon concerne Déols près de Châteauroux et non pas Dole dans le Jura<sup>136</sup>. Cette chronique a d'ailleurs été rédigée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et le meurtre de l'abbé en 935 était vraisemblablement imputable aux Normands plutôt qu'aux Hongrois.

### Pourquoi les Hongrois ?

Cette curieuse histoire, ou plutôt non-histoire des Hongrois en Bourgogne montre au premier chef la fragilité des sources médiévales. Au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, les nouvelles circulent moins vite que les Hongrois et les fausses nouvelles, inventées, falsifiées, manipulées, sont aussi nombreuses que les vraies. Du fond de leur cloître, les annalistes disposent pourtant d'un réseau d'informateurs remarquable : réseau des monastères, mais aussi réseau du pouvoir laïc qui essaie de réagir aux nouvelles des invasions. Malgré tout, au moment d'écrire le résumé de l'année passée, l'annaliste a peu de chances de savoir par où sont passés les Hongrois. Pour l'historien contemporain, seul le témoin direct fait foi. La réalité des raids hongrois doit être mesurée à l'aune des récits circonstanciés des monastères assiégés et brûlés : Lobbes, Lure, Pavie...

En croisant les sources, on arrive à savoir que les Hongrois ont franchi le Rhin en 932-933. En 935, peu de temps après Pâques, un roi Raoul (sans doute Rodolphe II) quitte précipitamment Soissons en apprenant que les

---

134. GUILLELMUS CABILLONENSE MONACHUS, *De fulmine quo percussum est Sancti Petri cabillonensis monasterius (hoc est ecclesia), Rodulfo tunc abbate, die sabbati xv kal. augusti, anno christi 965*. Éd. CHIFFLET (Père Pierre-François), *op. cit.* note 3, et PL 134, col. 1017-1022.

135. DUSSIEUX (Louis), *Essai historique sur les invasions des Hongrois en Europe et spécialement en France*. 1<sup>re</sup> éd. : Mémoires de la société bibliophile historique, 1839 ; 2<sup>e</sup> éd. : Paris-Lyon, Victor Lecoffre, 1879.

136. *Chronicon Dolensis coenobii*, RHGF, IX, p. 90-91. Déols, Indre, arr. et cant. de Châteauroux.



Hongrois ravagent une Bourgogne (sans doute la Bourgogne transjurane). La nouvelle était vraisemblablement fausse. En effet, aujourd'hui, il est impossible de retrouver un témoignage ou une victime des Hongrois pour cette année-là. Néanmoins, l'information est conservée par Flodoard. Elle passe dans la chronique d'Hermann Contract et se diffuse ensuite à travers tout l'occident.

Au XI<sup>e</sup> siècle, nombre de monastères bourguignons restaurent leur discipline, leur patrimoine, leur mémoire et leurs archives. Les moines constatent alors que certaines institutions ont subi au siècle précédent des crises profondes, avec parfois une interruption de la vie religieuse (Bèze, Saint-Pierre-le-Vif de Sens, Saint-Marcel-lès-Chalon). Ailleurs, on garde la mémoire ou la trace d'un incendie du siècle passé (Sainte-Colombe de Sens, Saint-Pierre de Chalon, Saint-Philibert de Tournus, Saint-Apollinaire), témoin de la violence civile du X<sup>e</sup> siècle et peut-être d'une plus grande vulnérabilité des bâtiments préromans. Dans tous les cas, on se souvient que la dernière invasion subie par l'occident était l'invasion hongroise ; on découvre dans les annales que ces Hongrois sont passés par la Bourgogne ; on en déduit qu'ils sont responsables des destructions du siècle passé. Les clercs n'ont donc pas inventé, ils se sont contentés de reconstituer une histoire probable, de reconstruire une intelligibilité et une cohérence dans une histoire du X<sup>e</sup> siècle qui en manquait sensiblement. *In fine*, le succès des Hongrois dénonce le fossé d'incompréhension qui sépare le X<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle.

Le mythe des Hongrois en Bourgogne aura donc prospéré pendant huit siècles de traditions annalistiques et survécu à deux siècles d'histoire positiviste. L'historien est un nain juché sur les épaules d'un géant. Même s'il voit plus loin que lui, *volens nolens*, il va le plus souvent où son géant le mène.

Hervé MOUILLEBOUCHE,  
Université de Bourgogne  
UMR 5594.

## RECOMMANDATIONS AUX AUTEURS

---

Les textes seront présentés en **double exemplaire** sur des feuilles de format 21 x 29,7 cm, au **recto seulement**, avec un double interlignage et des marges latérales à gauche et à droite de 4 cm. Il est souhaitable de ne pas dépasser trente-cinq pages d'environ 2500 signes, notes comprises. Les auteurs doivent joindre à leurs textes un **support disquette** contenant un fichier de traitement de texte usuel sur PC ou MacIntosh, **sans aucune mise en page**.

L'emploi des lettres **capitales** sera, ordinairement, réservé aux initiales des noms propres. Les **siècles** seront obligatoirement saisis en petites capitales. *Exemple* : xvii<sup>e</sup> siècle.

Les **notes**, appelées dans le texte par une numérotation continue, apparaîtront en fin d'aticle. Les références seront rédigées conformément aux normes suivies par la revue, soit :

pour un ouvrage :

1. BOUCHARD (Marcel), *L'Académie de Dijon et le premier discours de Rousseau*, Paris, Les Belles Lettres, 1950 (« Publications de l'Université de Dijon », 6).

pour un article :

2. DROUOT (Henri), « Écumeurs de banlieue au temps de la Ligue : le capitaine L'Épine », *Annales de Bourgogne*, t. 15, 1943, p. 137-139.

Lorsqu'une référence est répétée, on renverra à la note où elle apparaît pour la première fois, comme suit :

1. BOUCHARD (Marcel), *op. cit.* note 1.

Si des **sigles** sont utilisés, il conviendra d'en dresser la liste précise au début des notes.

Les **illustrations** devront être de bonne qualité et se présenter sous forme de diapositives ou d'ektas. Elles seront accompagnées des légendes afférentes. Les auteurs se seront assurés qu'elles sont libres de droit ou que leur reproduction est autorisée.

La **correction des épreuves** est assurée par la Rédaction. Un jeu d'épreuves est envoyé aux auteurs qui sont invités à indiquer les fautes typographiques. Les modifications de texte ne sont admises qu'en cas d'impérieuse nécessité, et seulement pour la correction de ces fautes. Aucun ajout de texte ni de notes ne pourra être fait à cette occasion.

Les auteurs reçoivent gracieusement 10 exemplaires tirés à la suite hors commerce. Ils ont faculté d'en faire un plus grand nombre à leurs frais, en avertissant la Rédaction lors de la remise des épreuves.

*La Société des Annales de Bourgogne se réserve l'exclusivité des droits de reproduction des articles publiés dans ses publications en toutes langues et dans tous les pays, pour toute durée de la protection littéraire, par tout procédé graphique, mécanique, magnétique, électromagnétique, optique.*

Les opinions exprimées dans les travaux publiés engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

*Fondateurs :* † Henri DROUOT, René DURAND.

*In memoriam :* Maurice CHAUME, Léon DELESSARD et Gaston ROUPNEL.

*Rédaction :* Christine LAMARRE, professeur à l'Université de Bourgogne.

*Adresse :* 36, rue Chabot-Charny, F-21000 Dijon.

*Compte Chèques postaux :* Dijon 376-70 J.



## Sommaire

### ARTICLES

MOUILLEBOUCHE Hervé, *Les Hongrois en Bourgogne : le succès d'un mythe historiographique.*

CHALLEAT Claire, *Naples et le modèle bourguignon au temps d'Alphonse d'Aragon : quelques considérations historiographiques.*

DURUPT Christophe, *Archives notariales et « nicodémisme » : nouveaux éclairages sur la première communauté protestante dijonnaise (1550-1600).*

### DOCUMENT

*Lettres d'Étienne Gois à François Devosge* présentées et annotées par Christine Lamarre.

### COMPTES RENDUS

*Une nouvelle revue d'art en Bourgogne* (Alain Rauwel) ; *Bossuet de tous les temps* (Guillaume de Sardes) ; *Servir les pauvres à l'époque moderne* (Christine Lamarre) ; *Pour l'histoire administrative du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Pierre Bodineau) ; *Dans le maquis des anciennes mesures* (Christine Lamarre) ; *Vive la physique !* (Alain Rauwel) ; *Un florilège de trois cents documents* (Christine Lamarre).

Photographie de couverture : *Livre d'Heures d'Alphonse d'Aragon*, Naples, Biblioteca Nazionale, ms. I.B.55, fol. 214, *Saint Georges et le dragon*, cliché Biblioteca Nazionale « Vittorio Emanuele III » di Napoli (su concessione del ministero per i beni e le attività culturali).